

RAOUL VANEIGEM
APPEL À LA VIE
CONTRE LA TYRANNIE
ÉTATIQUE ET MARCHANDE



APPEL À LA VIE
CONTRE LA TYRANNIE
ÉTATIQUE ET MARCHANDE

RAOUL VANEIGEM

APPEL À LA VIE
CONTRE LA TYRANNIE
ÉTATIQUE ET MARCHANDE

Le cri des rebelles est le cri de la vie qui renaît.



LIBERTALIA

DERNIERS LIVRES PARUS DANS LA PETITE LITTÉRAIRE

JACK LONDON, *Le Mexicain*

ROLF RECKNAGEL, *B. Traven, romancier et révolutionnaire*

B. TRAVEN, *Le Gros Capitaliste*

JACK LONDON, *L'Apostat*

PIERRE PEUCHMAURD, *Plus vivants que jamais*

JACK LONDON, *Le Talon de fer*

GÉRARD DE NERVAL, *Sylvie, Aurélia, les Chimères*

PANAÏT ISTRATI, *Codine*

SARAH HAIDAR, *Virgules en trombe*

B. TRAVEN, *Macario*

JACK LONDON, *Un steak*

Actualité & catalogue complet : editionslibertalia.com

OÙ EN SOMMES-NOUS AVEC LE MONDE ?
OÙ EN SOMMES-NOUS AVEC NOUS-MÊMES ?

FAIRE TABLE RASE D'UN PASSÉ
QUI NOUS A DÉSAAPPRI DE VIVRE

Si j'avais eu le talent d'un orateur du genre humain, j'aurais brossé à grands traits la fresque du sort infortuné qui depuis si longtemps accable notre espèce et celles dont elle se veut maîtresse arrogante. Je n'aurais pas manqué d'exalter çà et là les révoltes et les mouvements insurrectionnels qui tentèrent obstinément de mettre fin au règne, apparemment inébranlable, de la barbarie.

Peut-être, en fait, suis-je soulagé de n'être pas doté de cette éloquence trop encline à courtiser la suffisance du tribun et la présomption du maître à penser.

Dans le désordre qui secoue l'univers des idées, je veux me borner ici à jeter de quoi grappiller quelques hypothèses et suggestions. Avec un seul souci : qu'elles marquent une rupture absolue avec les préjugés et les dogmes du passé.

Je n'ai rien à dire à quelqu'un qui n'est pas écœuré par la lavasse des vieilleries remises à neuf, par le brouet dont se nourrissent depuis des siècles nos cultures, nos gestes et nos mœurs, par le harcèlement d'une éducation permanente qui s'emploie avec un zèle frénétique à nous désapprendre à vivre.

Ne voyez dans l'énumération des faits déplorables, exposés ci-dessous, qu'un rappel de mémoire. À celles et à ceux qui ont conscience du présent brutalement asséné, il paraîtra inutile. Pour vaincre le martèlement des préjugés,

des archaïsmes, des mensonges qui, de génération en génération, met les peuples à genoux, les idées nouvelles n'ont d'autre choix que de crever, à force coups redoublés, les tambours du crétinisme qui assourdissent le monde.

Nombreux sont-ils à connaître désormais l'étendue du désert où ils crapahutent. Puissent-ils se garder de ceux et de celles qui voudraient les sortir de là et les guider vers une terre promise.

Il n'appartient qu'à vous d'assurer votre propre émancipation. L'autogestion généralisée n'est rien d'autre que l'émancipation d'un seul par l'émancipation de tous. De telles considérations méritent davantage réflexion que les sempiternels bilans de la mondialisation, dont raffolent les sociologues. Elles m'ont paru solliciter prioritairement la confrontation des idées. Trop de révoltés se sentent démunis devant l'effondrement accéléré du vieux monde et la trop lente émergence du nouveau. Autant savoir qu'en chacune et en chacun se trouve le ressort d'un bouleversement universel.

J'insiste une fois de plus : bannissez de vos débats l'interrogation léniniste du « que faire ? ». Aujourd'hui encore, sous les drapeaux du gauchisme et du radicalisme, les intrusions du système politique et syndical vous en représentent les conséquences.

Je ne préconise pas de sombrer dans l'inorganisation, le chaos des attermoiements, la confusion des choix. Je pense seulement que l'auto-organisation doit primer sur les velléités d'organisation extérieure, sur les mots d'ordre venus d'en haut, sur les résolutions qui ne seraient pas issues des assemblées de démocratie directe. Elles n'échapperont pas aux maladresses, aux tâtonnements, aux erreurs inhérentes à tous les commencements. J'ai confiance en la

conscience humaine. Nous n'avons connu principalement de l'Homme que sa bêtise et sa bestialité. C'est le sombre revers d'une intelligence qui n'a jamais disparu et n'a cessé de renaître et de s'affirmer en dépit des pires outrances de la sauvagerie généralisée.

La voie de l'efficacité est balisée par l'exploitation de l'homme par l'homme. Découvrir les raisons profondes de la colère et de la tourmente émotionnelle ouvre les comportements, les mentalités, les mœurs à une voie poétique où le désir de vivre et sa générosité l'emportent sur les autres préoccupations, non en les négligeant mais en les dévorant.

Je mise sur la radicalisation spontanée des individus et des collectivités.

NOUS SOMMES DANS L'ŒIL DU CYCLONE
D'UNE CIVILISATION EN MUTATION

Passé et futur sont devenus irrespirables. Le présent retient son souffle, il a peur d'inspirer un air nouveau et de faire entendre sa voix.

Tout vacille. À quoi se raccrocher? Le roc des certitudes anciennes s'est délité. Les nostalgiques ont beau en ramasser les gravats, les brandir à bout de bras, s'en servir pour tuer encore et encore : autorité, patriarcat, patrie, famille, travail, idéologies, religions, sacralité ne suscitent plus que des ricanelements, jusque dans la bouche de ceux qui veulent y croire malgré tout.

Une civilisation pyramidale s'effrite et s'effondre. Elle était vieille et pourrie dès le départ. Cela fait quoi? Cinq mille, six mille ans qu'elle se farde et se pomponne pour masquer sa décrépitude? La religion et la philosophie l'ont aidée à maintenir l'humanité dans l'étroitesse d'un berceau qui fut son lit de torture. C'est alors, dans le même temps, que la terre est devenue une « vallée de larmes ».

Nos cervelles sont farcies de paradis perdus, de châtiments divins, de décrets célestes frappant d'un exil éternel l'innocence terrestre et ses oasis édéniques.

Aujourd'hui, le système d'exploitation de l'homme par l'homme n'a plus besoin de fard, de colifichets, de dissimulation. La civilisation marchande crève et fait crever sans apprêt. Sa purulence est à vif. Elle prête à son agonie la rentabilité d'une faillite frauduleuse, elle ne s'en cache pas. Elle a le

sourire cynique d'un Sardanapale ordonnant d'entraîner avec lui le monde entier au tombeau.

Mais il existe en ce monde des êtres qui résistent à la grande broyeuse du profit. Ils n'ont pas l'intention de se plier au destin funeste que la force des choses semble leur imposer. Se revendiquer en tant que *sujet* empêche le bulldozer de la réification de les transformer en *objets*, en marchandise.

Certes, nous sommes loin de la Commune de Paris, des soviets de Cronstadt, des collectivités libertaires, piliers de la révolution d'Espagne. Les dents élimées par la servitude volontaire infligent de piètres morsures à la chiourme qui nous gouverne.

On sent néanmoins qu'une nouvelle civilisation pointe timidement. On en perçoit des signes épars. Elle se meut prudemment comme un enfant à la démarche incertaine qui s'élançe, tombe, se relève, retombe, s'arrête, gémit, repart. Quelque part en nous et sur la planète, la vie renaît, en dépit de l'étreinte de la marchandise qui l'étouffe.

NOTRE INHUMANITÉ EST LE PRODUIT
D'UNE CIVILISATION QUI PRIVILÉGIE LE PROFIT
AUX DÉPENS DE L'HUMAIN

Le système d'exploitation de l'homme par l'homme qui, au cours de la « révolution agraire », naît et se développe avec l'apparition des cités-États modifie l'évolution naturelle de l'homme et de la femme en les soumettant à des mécanismes comportementaux qui vont affecter leurs modes de pensée

et de sensibilité, leurs réactions émotionnelles, leur physiologie. La nécessité impérative de travailler découle d'une option, fondatrice d'une structure sociale radicalement nouvelle.

La détermination d'extraire de la nature terrestre et de la nature humaine des ressources que l'on s'arroge le droit de lui arracher a très vite pour objectif non de fournir le pain quotidien, mais d'amasser l'argent qui le paiera. Ce n'est pas la subsistance qui est privilégiée, c'est le profit. La monnaie concrétise la primauté de la valeur d'échange sur la valeur d'usage. Le caractère cumulatif de l'argent va de pair avec l'émergence d'un pouvoir exercé par quelques-uns aux dépens du plus grand nombre.

L'essor du productivisme a brisé, entravé, dévoyé le processus qui, amorcé expérimentalement dans les sociétés de nomadisme et de cueillette, s'acheminait tant bien que mal vers une spécificité humaine se dégageant peu à peu de son animalité originelle. Vers son autocréation.

LE VIOL DE LA NATURE INSTAURE LE RÈGNE DE L'ANTIPHYSIS

La transformation de la force de vie en force de travail est le sacrifice originel auquel, dès l'enfance, les femmes et les hommes sont astreints pour survivre dans une jungle sociale où l'instinct de prédation, propre à l'espèce animale, n'a pas été dépassé et nourrit, avec la rage d'appropriation, les luttes concurrentielles et guerrières qu'elle suscite.

Cette régression ravale l'Homme, au sens générique du terme, à un stade ni tout à fait animal ni tout à fait humain. Elle marque une rupture absolue avec les modes de solidarité collective qui caractérisaient les civilisations préagraires, où l'absence de guerre, le faible seuil de violence et l'importance accordée à la femme ont laissé des traces dans la mémoire et inspiré les légendes et les mythes de l'âge d'or et du paradis perdu.

Le viol et le pillage de la nature ont imprimé un coup d'arrêt à une alliance avec le milieu naturel. Et celui-ci offrait généreusement sa provende à qui apprenait à l'utiliser en sa faveur.

Les populations du paléolithique s'initiaient expérimentalement à développer cette faculté qui est le privilège de l'espèce humaine : la création de soi et – inséparablement – du monde ambiant. À cette évolution en symbiose avec la nature s'est substituée une guerre de conquête. La quête prioritaire du profit a fait de la nature terrestre et de la nature humaine des ennemis tout à la fois redoutables et méprisables. Des obstacles au progrès « civilisateur » de l'économie.

Le règne de l'antiphysis – de l'antinature – n'a jamais cessé de s'imposer. Nous en sommes toujours à la réalité d'un corps honoré comme machine à produire et honni comme lieu de vie, de désirs, de jouissances à affiner.

Si les philosophes – serviteurs plus souvent dociles que rebelles de la théologie – ont traité avec une arrogance apeurée, voire avec haine et mépris, ce qui avait trait au plaisir et au bonheur, n'est-ce pas l'effet ordinaire de cette antiphysis dont la pensée dualiste ne conçoit qu'une opposition conflictuelle

et complice entre un corps fonctionnel, efficace, sportif, médical, militaire, stakhanoviste et un corps ensauvagé par sa bestialité, dénaturé par son assujettissement au réflexe de prédation – que Sade exalte et que Fourier incite à dépasser?

L'IDENTIFICATION DE LA VIE À LA SURVIE
EST L'UN DES MENSONGES FONDATEURS
DE LA CIVILISATION MARCHANDE

La survie est la forme économisée de la vie. En quelque siècle que ce fût, l'existence des individus et des collectivités n'a jamais été qu'un enfer climatisé. Les seuls changements appréciables se bornaient à traduire, au gré des tourmentes et des apaisements de l'histoire, les variations de l'intolérable. Car la vie économisée, la vie sans la vie, a toujours été un tel lieu de déception et de désolation que l'imagination en détresse en a prôné un autre si admirable qu'il faut, pour y accéder, mourir au préalable.

Certes, les riches végètent plus confortablement que les pauvres mais pour ce qui est d'être heureux, nib de nib! La culpabilité, l'effroi, la frustration, la menace d'une morbidité omniprésente les hantent pareillement, comme si l'absurde manque à vivre multipliait les spectres de cette folie évoquée par Érasme, Brandt et Quevedo. Exploiteurs et exploités se côtoient dans une terreur endémique, redoutant le poignard qui à chaque instant peut jaillir d'une main amie ou ennemie. Le dérapage mental et l'explosion de la violence aveugle ont des caprices de coin de rue.

Mais de ce coin de rue enragée, la conscience humaine fraie aussi son chemin.

Il a fallu s'étaler dans une résignation à toute épreuve pour s'accommoder, au fil des heures et des siècles, de cet exil de soi où l'on voit ses désirs les plus ardents devenir leur contraire et vous pousser vers la tombe à tout âge.

À quel masochisme religieux et profane continuons-nous de nous adonner pour attribuer – à une punition divine, à une Chute décrétée par mandat céleste ou due à quelque malformation ontologique – cette frustration qui nous porte à nous déchirer et à déchirer les autres ?

La mise à sac de la terre à des fins de profit l'a réduite à une « vallée de larmes » où la femme, l'homme et l'enfant doivent « gagner leur pain à la sueur de leur front ». L'expression biblique exprime avec une louable précision à quelle rupture et à quel dévoiement le processus d'évolution a été confronté lorsque, en quelques millénaires, les civilisations fondées sur le nomadisme, la cueillette des ressources naturelles, l'égalité de l'homme et de la femme sont passées à une civilisation qui développait l'agriculture intensive et le commerce concurrentiel en les fondant sur des sociétés sédentaires hiérarchiques, patriarcales et militarisées.

En résumé. L'hominien s'est trouvé engagé dans une civilisation où l'humain a été dépossédé de son être au profit de l'avoir. L'emprise du travail a jusqu'à nos jours vampirisé le potentiel de création qui est la vraie richesse de la femme et de l'homme. Réduite à produire du profit, toute créature astreinte au travail

est assimilée à un objet marchand. Qu'il s'arroge la fonction intellectuelle établissant la domination de la tête sur le corps et du maître sur l'esclave, ou que sa condition manuelle le soumette à l'esprit et le fasse ramper sous les ordres d'un chef, tout travailleur n'a ni plus ni moins que le statut d'une marchandise.

La survie est la vie dénaturée. L'évolution de notre espèce nous a conféré le privilège de nous transformer en transformant le monde. Ce qui s'esquissait au paléolithique mettait en œuvre la faculté de créer un milieu naturel en recueillant ce qui, dans la manne terrestre, favorisait les potentialités créatrices de l'homme et de la femme en voie d'humanisation. Se trouver contraint de renoncer à l'exubérance expérimentale du vivant pour investir cette énergie vitale en une force de travail qui transforme et le monde et ses habitants en marchandises n'est pas sans produire une certaine morbidité psychologique, un déséquilibre où l'on ne sait plus qui, de l'hominien ou de la bête, trace le chemin toujours aride du Destin.

Confondre la vie et la survie découle de la réalité mensongère instaurée par le système d'exploitation de l'homme par l'homme, qui est la base de notre civilisation marchande. Qui persiste à croire qu'assurer le pain quotidien justifie la nécessité de travailler alors que de tout temps une minorité s'est enrichie aux dépens d'une majorité laborieuse, astreinte à payer les biens qu'elle produisait?

Sacrifier ses désirs sur l'autel du travail, c'est sacrifier l'être à l'avoir et la jouissance à l'appropriation.

Un propriétaire ne jouit pas de ses biens, il travaille à les faire travailler. L'usurpation a substitué à l'exercice de la créativité une misérable activité mécanique, réglée par l'empire de l'argent qui empoisonne les gestes du vivant. Il n'est pas jusqu'aux amants qui n'en éprouvent les effets dévastateurs chaque fois que les affinements de la tendresse cèdent le pas à l'assouvissement sans amour.

La survie est l'aménagement d'un mal-être, sciemment fabriqué. Que la métaphysique continue d'y voir une malformation ontologique ou une défaillance naturelle n'est qu'une des assertions cyniques qui ont jusqu'à nos jours entretenu le mensonge permanent dont notre existence est enveloppée.

Jusqu'à quel degré de désespérance hargneuse allons-nous tolérer l'intolérable? Est-ce vivre que se trouver, de l'enfance au trépas, réduits à une existence de bête de proie et de bête de somme?

Avoir un diplôme, un travail, une promotion, des cartes de banque, une autorité, un rôle, une fonction, ce n'est pas être. Être c'est prendre conscience de son désir de vivre afin d'apprendre à vivre selon ses désirs.

À quel point d'avilissement et de servitude volontaire allons-nous déchoir et nous traîner en état de survivance dans un monde où le malheur et la mort sont parés de plus d'attraits que le bonheur et la vie? Je ne pose pas la question pour ajouter à la résignation le poids de la culpabilité. Elle est le fruit de ma colère, de mon impatience à voir les yeux et les oreilles se décrasser de ce qui les obstrue : l'omniprésence accordée à l'argent, au profit, au pouvoir,

à l'affairisme et à son odieux privilège d'étouffer les cris de la vie opprimée.

Il n'y a pas de place pour la joie dans le labyrinthe où l'existence traîne ses espoirs et ses déconvenues. Les recoins où la morosité, la mélancolie, le désespoir tentent de s'exorciser ne sont que des impasses : drogue, travail, défoulement et violences de la frustration tombent dans le panier que la rentabilité tend partout. Comment la vie interdite ne prêterait-elle pas du charme à la mort? Car la mort elle aussi est source de profit. La mort des paysages, des populations, des bêtes, des océans, des forêts. L'armée des multinationales, des mafias politiques et des résignés qui les plébiscitent forme le parti de la Grande Faucheuse, le seul qui domine aujourd'hui.

LE CAPITALISME PROCÈDE À UNE DÉSSERTIFICATION SYSTÉMATIQUE DE LA TERRE ET DE L'ÊTRE HUMAIN

Individus et sociétés n'ont jamais cessé d'être accablés par la barbarie d'une histoire qu'ils subissaient et forgeaient tout à la fois. Mais pendant des siècles, les manifestations les plus toxiques de notre civilisation sont restées limitées à des zones d'expansion que l'essor du progrès technique s'emploie à agrandir de plus en plus, jusqu'à assurer son empire sur la planète entière.

Version moderne de la vieille économie d'exploitation, le capitalisme a toujours été cause des guerres et de la misère du plus grand nombre. Mais jamais il n'a à ce point exercé ses ravages avec un tel cynisme et une telle froide détermination.

Il dévaste les paysages, implante ses nuisances, détruit partout la vie. Hier encore, il invoquait le progrès, le bien public, le bonheur consommable. Désormais, il ne prend plus guère la peine d'alléguer l'une ou l'autre motivation philanthropique en puisant dans la hotte sans fond de ses mensonges. Il nous place devant le fait accompli. Il est une machine à fabriquer du profit.

Certes, ses rouages ignorent les aspirations humaines mais ils méconnaissent pareillement la facilité avec laquelle ils se grippent, sautent, disjonctent. À l'encontre de la gigantesque machinerie, programmée pour transformer hommes, femmes, enfants en objets – dont la marchandise est le modèle –, nous détenons une arme dont la grande broyeuse ne disposera jamais : la puissance de la vie sans cesse renaissante, la poésie créatrice faite par tous et par un.

LE LAMINOIR CONSUMÉRISTE ET LA RÉGRESSION DU PROLÉTARIAT À L'ÉTAT DE PLÈBE

Jusque dans les années 1950, le capitalisme tire ses principaux bénéfices du secteur de la production. Le mot d'ordre est : productivité. C'est l'époque où la combativité ouvrière lui arrache des avantages sociaux. Les hausses de salaires apportent à la survie, si misérable qu'elle demeure, une manière de sécurité à laquelle les luttes de revendications se montrent attentives, bien que gangrenées par la bureaucratisation syndicale et politique.

La décolonisation entreprise par les pays dont les puissances colonisatrices avaient jusqu'alors pillé sans

scrupules les richesses fait peser sur le capital la menace d'une raréfaction des produits indispensables à son essor. On assiste à une reconversion du capitalisme. Le secteur de la production est délaissé peu à peu par une nouvelle forme de colonisation, qui va affecter l'Europe et finira par dévorer l'empire stalinien.

Déjà la politique expansionniste américaine avait proposé, sous couverture évangélique et philanthropique, d'améliorer le sort des peuples occidentaux, éprouvés par une guerre récente. On leur « offrait » de bénéficier d'une abondance de biens de consommation qu'un système de distribution mettrait à la disposition d'un grand nombre. Le secteur de la consommation va très vite apparaître aux yeux du capitalisme comme une source de profit plus considérable et plus sûre que le secteur de la production.

Les patrons réclament des aides considérables de l'État au prétexte de moderniser leurs usines et leurs entreprises. Ils empochent l'argent et, loin de renouveler l'outil de travail, ferment boutique et jettent la clé.

L'implantation de supermarchés envahissant le territoire présente des avantages considérables. Il ranime le vieux mythe de l'abondance édénique. Les biens les plus divers sont mis à la portée de tous, il suffit de les grappiller librement au gré des rayonnages. Le seul inconvénient est que la liberté s'arrête où commence la file devant les caisses enregistreuses. N'est-on pas fondé à voir là une illustration pertinente de la démocratie totalitaire qui nous gouverne ?

L'agressivité revendicatrice, inhérente au secteur de la production, s'apaise. Le salaire sert maintenant

à consommer. L'ouvrier troque plusieurs fois par semaine son bleu de travail contre les habits d'un acquéreur de biens. Et quels biens! Leur emballage prime le contenu, leur représentation spectaculaire est plus importante que leur substance. La valeur d'une paire de chaussures réside moins dans son usage que dans l'image du prestige qu'elle confère, au gré de la mode. Tandis que le travail utile à la société se raréfie, le travail parasitaire s'accroît au profit de services inutiles.

La promotion publicitaire du n'importe quoi va inspirer de nouvelles attitudes politiques. La débâcle des idéologies traditionnelles – socialisme, communisme, libéralisme, fascisme et *tutti quanti* – incite les candidats à traiter les électeurs comme des clients qu'une campagne de persuasion, menée selon des techniques éprouvées de la publicité, n'a aucune peine à rameuter.

Le candidat *new look* se montre tel qu'il est vraiment. Non un homme ou une femme d'idées mais une créature qui n'a en tête qu'une idée : exercer le pouvoir.

La manipulation des foules ne date pas d'hier. Les archaïsmes religieux et les idéologies des XIX^e et XX^e siècles l'ont amplement démontré. Ce qui est nouveau, c'est qu'il n'est plus besoin d'une croyance, d'un fanatisme, d'une mobilisation autour d'un programme pour mener les gogos par le bout du nez. Songez aux affrontements du passé et voyez avec quelle docilité les électeurs, tels un banc des poissons ondoyants, s'engouffrent dans la nasse où ils seront démocratiquement comptabilisés.

Le clientélisme apporte une aide précieuse à la crétinisation des masses. La conscience prolétarienne

a été laminée par le consumérisme. Le prolétariat a ainsi régressé à l'état de plèbe, ce magma apathique et insurrectionnel qui régnait avant l'industrialisation.

Pourtant, des signaux épars le montrent : rien n'est acquis, même la servilité. Lorsque le capitalisme consumériste a arboré triomphalement son projet de *Welfare State*, d'état de bonheur pour tous et toutes, il a suscité un mouvement de refus global. Un crachat massif a accueilli l'hédonisme de marché, l'ennui stipendié, le décor confortable « offert » à la survie. La radicalité du Mouvement des occupations de mai 1968 a mis en évidence le rejet d'un monde où tout se paie. Des coups mortels ont été portés au travail, au patriarcat, à l'autorité, aux interdits, à l'échange, à la culpabilité, au sacrifice, à la misogynie. On a vu s'exalter la vie, la gratuité, le don, la solidarité, la générosité humaine. En un éclair bref et intense, une violence a opposé à la barbarie du vieux monde le souffle tempétueux d'une société nouvelle aspirant au vrai bonheur, à la vraie liberté, au désir brisant les chaînes de la dénaturation.

L'occupation de lieux dont l'État et ses commanditaires mafieux sont les propriétaires attitrés n'était pas un simple défi, un bras de fer insurrectionnel. Là s'esquissait un projet de vie autre, libérée des servitudes marchandes, un projet d'autogestion généralisée où individus et société tenteraient de s'accorder et, en tous cas, feraient primer les droits humains sur les droits d'opprimer et de tuer.

Que la vogue du consumérisme ait triomphé des espérances que son refus avait fait naître a moins

d'importance que le rêve inachevé qui se poursuit souterrainement et n'attend qu'une occasion pour reflourir au grand jour. La restauration du consumérisme n'est pas sans rappeler la restauration monarchique qui tenta vainement d'effacer l'extraordinaire contribution de la Révolution française à un progrès humain dont même le couperet de la guillotine n'avait pu venir à bout.

Le capitalisme *new look* travaille dorénavant – et malgré lui bien entendu – à la résurgence du projet d'autogestion mis en pratique par les collectivités libertaires lors de la révolution espagnole. L'ampleur des destructions souligne avec une cruelle évidence dans quelle impasse l'univers du vivant se débat, se rétrécit, s'étouffe. Toutes les saisons sont flétries. La joie de vivre s'inverse en fêtes funèbres où les violences de la frustration et de l'ennui s'assouvissent sous le « soleil noir de la mélancolie ».

Car le capitalisme consumériste se double maintenant d'une nouvelle priorité : le développement frénétique des transactions spéculatives. Celles-ci misent sur le profit à court terme qu'assurent les investissements boursiers. Les dernières usines et lieux de production sont envoyés à la casse pour être joués en Bourse, au mépris de leur utilité et des bénéfices qu'ils engrangeaient encore. Des firmes parfaitement concurrentielles sont effacées par le coup de gomme de la rapacité afin de faire grimper un cours de Bourse. Ainsi, au siècle passé, brûlait-on les excédents de café pour éviter une chute des prix sur le marché.

LE TRAVAIL PARASITAIRE L'EMPORTE DÉSORMAIS
SUR LE TRAVAIL SOCIALEMENT UTILE

Le travail tend à n'être plus qu'une gestion de services bureaucratiques parasites, de *management*, comme dit la langue française, elle aussi astreinte à s'économiser. L'idée même d'un travail utile à la société laisse place à ce besoin factice que la rapacité capitaliste inculque comme le modèle par excellence de l'efficacité universelle : gagner de l'argent.

Dans le même temps, la paupérisation s'accélère avec l'exclusion croissante des masses laborieuses qui, hier encore, assuraient la richesse que le capitalisme délaisse aujourd'hui au profit de la spéculation boursière.

Les temples de la marchandise et de l'hédonisme consumériste sont menacés à l'instar de cette survie dont le confort demeurait garanti, même si le mensonge du *Welfare State* avait fait long feu. L'argent virtuel se gave de sa propre substance, il alimente les affaires, il ne nourrit pas les populations.

Le travail parasite est à l'image du parasitisme financier dont les États forment la garde rapprochée.

LE RETOUR DE LA CONSCIENCE HUMAINE

Paradoxalement, en ces conditions de détresse extrême, la conscience prolétarienne en voie de disparition laisse place à la renaissance d'une conscience humaine. Le phénomène n'a rien de mystérieux. La conscience prolétarienne n'a jamais été que la forme

sociale revêtue par la conscience des travailleurs confrontés à la dureté de l'existence quotidienne. Cette forme a été déterminée par un moment précis de l'histoire : l'industrialisation, promue par le formidable essor du capitalisme à l'aube du XIX^e siècle.

Comme les esclaves et les serfs étaient le produit des régimes agraires et tyranniques, leurs frères et sœurs les prolétaires forment la masse corvéable dont le capitalisme tire ses profits. Or si le prolétariat atteint à une meilleure compréhension de ses conditions que la plèbe de l'Antiquité et de l'Ancien Régime, c'est que le jeune capitalisme sort, tout frais émoulu, de l'obscurantisme qu'il se glorifie d'avoir vaincu. Il se veut l'héritier des encyclopédistes, de Diderot, de Voltaire, de Rousseau, des Lumières. Ne s'est-il pas juré de faire de l'Homme un nouveau Prométhée ?

Le capitaine d'industrie défie les Dieux en libérant la créature des chaînes forgées par son obéissance céleste. Il apporte le progrès au peuple, de même que, deux siècles plus tard, ses héritiers illumineront les usines consuméristes avec les néons de la terre promise.

Or les Lumières du jeune capitalisme éclairent aussi les bas-fonds, la misère épouvantable des masses laborieuses, l'écart entre le discours humanitaire – en somme, céleste – et la réalité terrestre des mines, des usines, des laminoirs, où l'on s'éreinte pour un quignon de pain.

L'enfer de l'*Arbeit macht frei*, censé ouvrir les portes du paradis, est le lieu de naissance de la conscience prolétarienne. C'est là qu'elle s'est aiguisée, cultivant un terrain fertile où ce que la pensée bourgeoise

avait gardé de radicalité émancipatrice et de générosité humaine pouvait fructifier. Elle nourrissait ainsi le projet d'une société sans classes, sans hiérarchie ; une société ouverte à l'autocréation. Le prolétariat a toujours été – contrairement aux professions de foi ouvriéristes – une condition à abolir.

En se délitant, la conscience prolétarienne laisse émerger la conscience humaine dont elle fut un moment de l'histoire. La lutte des classes est devenue, il serait temps de s'en apercevoir, une lutte pour le droit de vivre, le combat de l'autonomie individuelle et collective s'émancipant de toutes les formes de pouvoir.

L'obscurantisme suintait jadis, comme une purulence, de l'oppression des Dieux et des maîtres, garant de leur réalité tout uniment terrestre et céleste. La crétinisation consiste aujourd'hui à occulter une intelligence sensible dont la vivacité permet au sujet de ne pas se laisser transformer en objet de marché, de ne pas se laisser réduire à un chiffre, de ne pas se laisser programmer dans les ordinateurs de la rentabilité.

Mais voici que la désertification de la terre et de la vie ébranle sérieusement l'illusion d'un bonheur consommable, de plaisirs monnayables à perpétuité. Sa dévastation fait peser sur la survie de l'espèce une menace que les empoisonneurs patentés ne prennent même plus la peine de dissimuler. L'affolement rageur du profit, le tourbillon cyclonique de l'argent multiplient les pillards prêts à toutes les cruautés pour une poignée de dollars. Ceux qui prêchent les valeurs humanitaires sont les mêmes qui bombardent les populations, torturent les insoumis et, dans la danse du scalp

de leurs macabres razzias, propagent les remugles de mort d'une planète rentabilisant ses charniers.

Par quel renversement de perspective, par quel revirement des comportements et des mentalités arriverons-nous à cette évidence, ensevelie sous le fatras des impostures séculaires : pour faire échec au parti de la mort, nous ne disposons que du choix d'affermir la vie qui est en nous, et de propager partout les droits imprescriptibles du vivant.

La mutation de civilisation a pour poésie pratique la mutation des mœurs, des mentalités, des cœurs.

LE DÉSESPOIR FAIT LA FORCE DU POUVOIR

Le constat n'est, trop souvent, que l'alibi de l'immobilisme. Ce qu'il y a de déplorable dans l'opinion selon laquelle l'homme est le pire ennemi de l'homme tient moins à la teneur du propos qu'au sentiment sournois qu'il véhicule, celui d'une vérité inébranlable, d'une fatalité inhérente à la prétendue nature de l'Homme.

Or, derrière cette agressivité, faussement naturelle, qui dresse un être, faussement humain, contre lui-même et contre ses semblables, qu'y a-t-il ? Quelle est la vraie cause des guerres, quelle est l'origine de la danse macabre qui rythme les sanglantes bacchanales de notre histoire ?

Longtemps infesté par le conservatisme patriarcal, le savoir imprégné d'un virilisme arrogant a méprisé dans tous les domaines la part de féminité qui tendait à se manifester dans les mœurs, dans l'histoire,

dans la culture, dont on découvre bien tardivement qu'elle eut aussi sa chasse aux sorcières.

Sans entrer dans les récents débats qui agitent archéologues et historiens, il est désormais permis d'affirmer de façon plausible que la barbarie des guerres, de la violence destructrice, de la misogynie est le produit d'une société hiérarchisée, d'une économie exploitant la nature terrestre et la nature humaine, d'une civilisation fondant sa spécificité sur la transformation du monde en marchandise.

À un stade parfaitement datable de son évolution, l'espèce humaine a régressé. Elle a été dévoyée de son processus d'affinement. L'existence de l'homme et de la femme a été privée – pour ainsi dire, spoliée – de son développement en symbiose avec le milieu ambiant. Qu'elle ait déchu de la sorte en un état de survivance semi-bestiale résulte d'une expérimentation dont les effets malencontreux n'ont jamais cessé de nous atterrir.

C'est cette vieille tyrannie du pouvoir et du profit qui s'étouffe mondialement sous nos yeux, non sans voiler notre regard en nous agrippant de toutes parts dans ses sursauts d'agonie et en nous suffoquant.

En ce grand collecteur où le pouvoir absolu de l'argent emporte tout à l'égout, comment ne pas se ressaisir, bondir hors du cloaque, gagner une rive où reprenne enfin son souffle cette volonté de vivre qui est restée enracinée en nous en dépit des pires répressions ?

Rétablir la prééminence de l'humain, c'est prendre conscience de cette puissance secrète dont irradie tout désir authentique, tout désir de vie.

Cependant, la décolonisation consumériste s'inscrit dans le sillage d'une paupérisation qui s'apprête à démanteler les fabriques de faux désirs, partout implantées. Il ne nous reste, en cet effondrement programmé, que le choix de l'accompagner dans sa chute (le parti de la mort ne demande qu'à enrôler), ou de tenter l'aventure d'un changement global. Nous sommes confrontés à un nœud gordien qu'il faut trancher.

N'avez-vous pas envie de briser la carcasse de l'ennui en vous jetant dans une expérience en rupture radicale avec toute forme d'organisation, avec toute forme de hiérarchie, de pouvoir, de tutelle extérieure, de pensée désincarnée?

Envie d'une auto-organisation capable de fertiliser la terre à l'endroit même où elle se dessèche?

L'IMPOSTURE DU PROGRÈS

Le système d'exploitation de l'homme et de la nature a indéniablement bouleversé l'univers de fond en comble. Nul ne songe à nier l'ampleur des progrès accomplis, des débuts de l'histoire à nos jours.

Quels progrès? De la lance aux missiles, de l'araire aux tracteurs, du scribe à l'ordinateur, d'Hippocrate aux biotechnologies, les changements sont impressionnants. Non moins impressionnant est par ailleurs le peu de distance qui sépare la mise à feu et à sac de la cité-État de Lagash, au III^e millénaire avant l'ère dite chrétienne, et les charniers d'Auschwitz, les guerres yougoslaves, le génocide rwandais.

L'épizootie populiste, fasciste, néonazie démontre et mesure aujourd'hui encore, à l'aune du sarcasme, l'importance nulle dont le progrès humain peut se prévaloir au sortir de quelques millénaires.

Ils ont bonne mine les paillasses du bel canto humanitaire. Ils nous rabâchent les horreurs hitléro-staliniennes sur l'air du « plus jamais ça » alors qu'à deux pas de leurs rodomontades – du bistrot du coin aux piscines universitaires –, de beaux esprits à la Céline rotent en pensant, ou pensent en rotant, à reléguer derrière des barbelés ceux qui ne sont pas de leur bord.

Certes, il y a de quoi désespérer de l'Homme, comme le répète à l'envi le chœur des résignés. Pour ma part, j'incline plutôt à désespérer de ces bonnes âmes qui s'apitoient sur elles-mêmes et sur autrui. C'est une engeance qui préfère ramper comme des larves plutôt que de tenter le possible et l'impossible en prenant, à bras le cœur, la poésie pratique que stimule, si épisodiquement que ce soit, l'irrésistible aspiration au bonheur de vivre.

Néanmoins, ne désespérons pas des larves ! Bien qu'elles alimentent à l'ordinaire le parti de la mort, il arrive que de leur chrysalide éclore un papillon dont le frêle battement d'ailes changera le monde.

ABATTRE LES MURS DE LAMENTATIONS

Au IV^e siècle, un certain Jérôme de Stridon, apologiste antisémite, sanctifié par l'Église catholique, rapporte que les Juifs, interdits de séjour à Jérusalem à la suite de leurs défaites, avaient la permission de

venir se lamenter devant un mur de leur Temple détruit et de se remémorer l'échec de leurs insurrections de 70 et de 135. Ce petit rappel historique n'a d'autre intérêt, en l'occurrence, que d'extirper de toute connotation religieuse un « mur des lamentations » qui, hélas, revêt aujourd'hui une signification plus universelle que celui de Jérusalem.

Le désespoir élève autour de nous et en nous des armatures que notre sentiment d'impuissance bétonne inlassablement. Ils offrent au capitalisme l'appréciable avantage de dissimuler les lézardes dont ses propres citadelles se fissurent. Les économistes les moins stupides ou les plus honnêtes du sérail ne se privent pas d'évoquer la menace d'une implosion du système. Le constat ne préconise pas pour autant la résipiscence, il encourage plutôt la cupidité mafieuse à racler frénétiquement les derniers profits avant l'échéance du krach financier. Alors que la faillite annoncée accélère le démembrement rentable du vivant, la masse des exploités persiste à s'agenouiller devant un roi nu et lépreux que les artifices de la mise en scène accommodent pour un concours de beauté.

Il y a des siècles que la vague de nos révoltes se brise sur les rochers de l'oppression, qu'elle s'effiloche en jets d'écume rageurs pour refluer et retomber dans l'apathie quotidienne où sa violence aveugle s'égaré dans les remous aberrants d'une guerre de tous contre tous.

L'effet désastreux de ce ressac d'insurrections, souvent plus fantasmagiques qu'inspirées par un projet révolutionnaire innovant, c'est que le désespoir

est devenu un redoutable instrument d'oppression entre les mains d'un pouvoir économique, social et politique dont les progrès techniques servent avant tout à falsifier, à engorger, à étouffer les pulsions de vie sans lesquelles il n'est pas de progrès humain – le seul qui vaille, à vrai dire.

Convaincre les populations des quatre coins du globe que la puissance du capitalisme est telle qu'il est vain et illusoire de la vouloir éradiquer, voire d'oser y songer, voilà une opinion qui, judicieusement injectée aux foules, les pousse plus avant dans les marécages de la léthargie. La servitude volontaire arbore volontiers l'étoile grise de la fatalité irrévocable. « L'enfer, c'est les autres », n'est-ce pas ?

Sa redoutable force de dissuasion ne se diffuse-t-elle pas principalement dans le sillage de ces intellectuels qui, à intervalles réguliers, apparaissent et disparaissent du chapeau culturel, tels des lapins de prestidigitateurs ? Ces Cassandre sont tenus au devoir de lucidité, qui leur prescrit de révéler à la populace ignare que le capitalisme a réponse à tout, qu'il est un Protée dont les yeux et les ongles acérés pénètrent partout et nous sondent de la tête aux nerfs. C'est Léviathan investi du pouvoir de parer aux menaces et d'écraser ses ennemis. Sa prestance est telle qu'elle auréole de gloire les combattants assez insensés pour envisager de le terrasser. Dans le camp de la résistance et du courage malheureux fleurit ainsi une esthétique de « la révolte d'autant plus belle qu'elle est vouée à l'échec ». Elle fait les beaux jours des arènes où prophètes de l'infortune et parangons de « la victoire en

chantant » s'accouplent et se combattent. Les affairistes de tous bords n'ont guère à s'inquiéter des ardeurs guerrières du défaitisme militant.

ASSEZ DE GÉMISSEMENTS ET D'INDIGNATIONS !

Assez de chants funèbres au milieu des décombres ! Le système dont nous dénonçons la barbarie a été produit par l'homme, à l'encontre de ce qu'il y avait en lui d'authentiquement humain.

Dans l'infinitude des expériences auxquelles elle se livre, la vie a créé une terre habitable, elle a réuni les conditions d'apparition et de disparition de créatures aussi différentes que les dinosaures et le rameau néandertalien de l'efflorescence hominienne.

Foin du fatras métaphysique qui a si longtemps fait mystère de cette exubérance expérimentale dont nous sommes issus et dont nous faisons partie ! Car si l'hominien n'est qu'un élément, parmi beaucoup d'autres, de cette vie dont la nature est d'expérimenter sans relâche, ce qui nous intéresse, c'est le privilège extraordinaire qui, dans le brassage chaotique de la forge universelle, a été attribué à notre espèce.

Nous sommes partie prenante de cette vitalité partout à l'œuvre. Nous sommes dotés de la faculté de nous créer et de recréer le monde, à l'image de cette vie que la transformation de notre potentiel créatif en force de travail va déformer en une représentation caricaturale et monstrueuse, en une entité extraterrestre, en un Dieu dévoreur d'énergie auquel la force vive des femmes et des hommes sera méthodiquement sacrifiée.

Nos ancêtres, obéissant à un choix douteux, furent les auteurs d'une expérience malencontreuse (pour fondamentale qu'elle fût, elle n'est pas le seul exemple d'une orientation autodestructrice : la fission de l'atome en est un autre). Ils ont substitué à une société évoluant en symbiose avec la nature une économie de pillage et de viol, une société criminelle, dénaturant nature terrestre et nature humaine. Les vouer aux gémonies ne ferait que prendre à contre-pied ces apologistes de la société patriarcale qui, de Gilgamesh aux historiens et aux archéologues, professent que l'invention de l'agriculture et du commerce « offrait » la plus sûre garantie d'un bien-être pour tous.

Nous continuons d'avoir le mal d'un pays que nous ne connaissons pas, parce que nous n'avons jamais résolu vraiment de l'explorer.

ÉLOGE ET LIMITES DE LA COLÈRE INSURRECTIONNELLE

Ce sont des mœurs d'esclaves que de cultiver, de génération en génération, l'idée et le sentiment que jamais nous n'arriverons à libérer la terre des chaînes qui, d'une oasis, ont fait une prison.

Décréter que nous ne voulons ni vivre à genoux ni mourir debout, n'est-ce pas la décision inaugurale d'où jaillira notre pouvoir d'éradiquer les ennemis de la nature et de la vie humaine ?

La rage et l'indignation se ramassent à la pelle. Il n'est ni rue, ni salon, ni ville, ni campagne où elles ne s'accumulent avec la folle envie de s'assouvir et de se débonder à la hussarde. Chaque jour l'économie

de marché tue des milliers d'hommes et de femmes. Les plages de l'impitoyable rentabilité sont couvertes de cadavres pareils à ceux des migrants qui meurent en fuyant la misère et la guerre. Mais le marché n'est pas un tsunami, n'est pas une catastrophe naturelle. C'est une machinerie dont nous ne voulons pas être les rouages tournant docilement.

Il arrive que la rage et l'indignation s'avèrent compatibles avec le Léviathan. Hargneuses, sournoises, papelardes, elles réchauffent le plat de la vengeance dont s'enivrera le troupeau des frustrés. La révolte des moutons exige moins souvent, hélas, la liquidation du boucher que l'abattoir pour tous.

Lorsque la colère aveugle s'abaisse à faire la chasse aux boucs émissaires, que se passe-t-il dans le camp des insoumis? Les incitations meurtrières du gréganisme populiste, nationaliste, homophobe, intégriste ou néonazi y provoquent le plus souvent une réaction humanitaire musclée. Le refus de la barbarie forme alors un front dont l'embrasement émotionnel met d'insupportables limites à l'intelligence. La réponse n'est pas appropriée à la situation, qui mériterait d'être abordée avec au moins la conscience que nous ne pouvons combattre le parti de la mort avec les mêmes armes que lui. Avec les armes qui tuent.

Je ne condamne pas la violence de ceux que les destructeurs de la vie et de son environnement appellent « casseurs », je réprovoie seulement l'inconséquence d'une telle rage. Oui, elle atteint, à la lueur des cocktails Molotov, à de brefs éclats de lucidité jubilatoire. Oui, elle rompt par ses cris l'ennuyeux

ronron d'une survie programmée. Dans la liberté qu'elle s'octroie, un court instant, elle soupçonne qu'une autre vie est possible.

Avec moins d'angoissante frénésie, avec un meilleur discernement, le «casseur» s'offrirait des satisfactions plus substantielles. Il se démarquerait plus ouvertement de la casse rentabilisée que pratiquent les mafias étatiques et financières s'il instaurait des zones franches, s'il initiait des occupations de terres libérées de l'emprise étatique et marchande, des coins de gratuité qui s'enfonceraient dans le béton de la mondialisation avec plus d'effets dévastateurs que la nitroglycérine, sans parler du fulminate ou du cocktail Molotov.

Le militant qui se glorifie comme d'un exploit militaire d'incendier une banque – même s'il n'a pas l'imbécillité de croire qu'il porte un coup au système bancaire – est un être auquel le ressentiment et le dévouement vindicatifs interdisent encore de pousser plus avant le bonheur d'éradiquer ce qui entrave ses plaisirs. Il se résigne à ces assouvissements à la hussarde, à ces jouissances inaccomplies qui s'apparentent à l'éjaculation précoce. Le vieux réflexe sacrificiel du militant empêche la vie qui est en lui de prendre son envol. Se délester de sa colère en tapant sur un mur, quel gâchis! Alors qu'une colère générale, fédérée, lucide aurait quelque chance de faire voler en éclats les barrières de la rentabilité qui nous contiennent, nous oppriment, emprisonnent.

En guise de clin d'œil. Quelle manifestation, si paisible qu'elle se veuille, pourrait empêcher ce que l'hypocrisie des bonnes âmes appelle des débordements de violence,

comme si la violence ne découlait pas de la répression étatique, bureaucratique et casquée? D'autant que ces affrontements, souvent complices et complaisants, entre pavés et grenades lacrymogènes, prêtent une visibilité spectaculaire aux manifestants pacifiques et à leurs revendications, ce qui n'est pas pour leur déplaire.

La création de sociétés autogérées est un recours et une jouissance. Les fronts antipopulistes ou antifascistes font partie des jeux du cirque où la conscience sociale se consume. Quelques gradins plus haut, les hommes et les femmes d'affaires ne se privent pas d'applaudir.

Le cynisme des gouvernements est tel qu'ils n'ont cure des manifestations de masse, exigeant le retrait d'un décret ignoble ou injuste. Ne se sont-ils pas arrogé le droit de le promulguer au nom du despotisme démocratique? L'État traite les protestations comme un mouvement d'humeur plébéienne, car il n'ignore pas les limites d'un mécontentement explosif. Sitôt terminée la «grande» manifestation, ou l'émeute traditionnellement réprimée, chacun rentrera chez soi, dissimulant mal sa morosité sous la jactance du devoir accompli. Frustré du changement espéré, le chambardement vire au charivari. La rage tourne sur elle-même, creusant ce gouffre du désespoir où notre existence s'ensevelit depuis des siècles.

L'ordre a besoin du désordre pour régner. Qu'importe le drapeau arboré : xénophobie, misogynie, homophobie, nationalisme, religion, idéologie, vertu morale. Même les organisations dites révolutionnaires et les mouvements faisant profession de radicalisme démontrent par la violence de leurs

conflits internes qu'ils n'échappent pas à cette stratégie du bouc émissaire, dont l'État possède toutes les clés. Dans une armoire à multiples tiroirs s'enfourne tout ce qui peut s'étiqueter comme terrorisme. Les attentats islamistes y voisinent avec la révolte, à Notre-Dame-des-Landes, des paysans, maraîchers, éleveurs, protecteurs de la faune et de la flore, brasseurs, boulangers, autoconstructeurs dont la dangerosité a été démontrée par l'intervention de 2500 gendarmes mobilisés pour détruire une bergerie, des potagers collectifs et des habitations de fantaisie.

Quant aux multinationales, elles n'ont besoin que du chaos, qui laisse les mains libres aux magouilles affairistes. Leur intérêt à voir se généraliser les conflits absurdes ou défaussés tient à ce que ceux-ci absorbent et digèrent une colère qui, ainsi dissipée, ne viendra pas perturber leurs forages de gaz de schiste et autres nuisances implantées au mépris de la vie.

Dans le même temps, la puissance de l'argent dévaste les consciences, ruine l'intelligence sensible, fait de l'homme et de la femme une brute sans scrupule. On laisse aux mafias de l'immobilier et du tourisme la liberté d'expulser les habitants de quartiers et de paysages qu'enseveliront bientôt les bétonneuses de la rentabilité. Pour une poignée de dollars, des paysans vendent leurs terres et livrent leur environnement à la pollution. Des ouvriers fabriquent des armes, abattent des forêts, participent à l'implantation de nuisances et se moquent d'en être les victimes au prétexte que leur travail de mort leur assure le salaire et l'accès aux supermarchés. Aux moindres remous, la monnaie sacro-sainte

dégringole dans la poche ou hors des poches. Le bruit du tiroir-caisse tétanise les foules.

L'expérience d'une vie autre, qui s'esquissait à Notre-Dame-des-Landes, n'a guère suscité de vagues de protestation. Se tenir coi dans sa vallée de larmes épargne bien des lacrymogènes à l'État.

Rester aveugles et sourds là où le cynisme et la forfanterie des prétendus décideurs continuent de creuser les tranchées de la dévastation planétaire, c'est ravalier l'être humain à un avilissement que les pires tyrannies n'obtenaient qu'au prix de la plus cruelle oppression. Peu d'époques sont descendues au degré d'indignité de la nôtre avec une telle passivité, avec une telle résignation, avec une telle complaisance.

Par ailleurs, hurler sa colère n'entrave en rien l'exploitation dominante. Même si la violence réussit de temps à autre à arracher des réformes, à obtenir l'abrogation d'une décision contestée, à éviter l'implantation d'une nuisance, cela ne va guère plus loin. Le pouvoir, un instant déstabilisé, se ressaisit, il noie le poisson et vide la baignoire.

Nous continuerons de piétiner dans l'impasse tant que nous n'aurons pas résolu de transformer en lieu d'expériences vécues les zones où la population entre en lutte contre les nocivités imposées par la dictature du profit. Je tiens pour une vaine déperdition d'énergie ce qui n'est pas entrepris au nom de la vie, au nom de la poésie faite par tous et par toutes ; par chacune et par chacun, prenant conscience de la singularité de son existence, de ce qu'elle est et de ce qu'elle devrait être.

TOUS LES MODES DE GOUVERNEMENT DU PASSÉ
N'ONT FAIT QU'AGGRAVER NOTRE INHUMANITÉ.
OCCUPONS-NOUS DE NOTRE PROPRE DESTINÉE

RETOUR À LA BASE

Nous avons vécu dans un monde sans vie, un monde à l'envers. Nous n'avons connu de l'existence qu'un labyrinthe où l'absurdité de nos errances n'avait pour se guider que les lumières de la mort.

Les décrets d'un ciel fantasmatique, qui gouvernait la terre, ont été le produit d'une division du travail en fonction intellectuelle et en fonction manuelle, la première assumée par les maîtres, la seconde réservée aux esclaves. L'une et l'autre rendent compte de la structure hiérarchique que vont adopter les sociétés agro-marchandes. Qu'un tel archaïsme se soit, avec l'arrogance patriarcale et le mépris de la femme, perpétué jusqu'à nos jours, en dit long sur le degré d'abrutissement et de veulerie de l'Homme, infatué de sa majuscule majestative.

En régnant sur le corps, comme le travail sur la nature, l'esprit établit une séparation factice entre la tête – autrement dit « le chef » – et la matière charnelle, objet de mépris et de maltraitance. À l'égal de la classe dominée, le corps est corvéable à merci.

Un écart de plus en plus grand sépare les modes de comportements, qui nous sont imposés « d'en haut », et le quotidien de millions d'hommes et de femmes, sensibles à l'appel de leurs pulsions de vie et à leur répression réitérée.

Le chaos existentiel jadis qualifié de « vie privée », nous savons maintenant qu'il est le lieu et le temps où se joue notre destinée. Il est le terrain où s'affrontent nos déchirements, nos émiettements, nos réunifications et nos réconciliations. Les déclamations qui hantent nos rôles et nos mises en scène dévoilent le mensonge du spectacle de la vie à l'envers.

Nous voulons dédier notre espace vital à la vraie vie. Nous n'y parviendrons pas sans mettre fin aux options qui firent régresser les femmes et les hommes à l'inhumanité de la survie.

Aucune société radicalement humaine – je veux dire, dont la racine est l'homme et la femme en voie d'humanisation – ne sera à même de mener son expérience sans veiller à éradiquer ce qui constitua le fondement de la civilisation marchande : la hiérarchisation du corps et de la société ; la programmation du déclin et de la mort ; la séparation et l'exil de soi ; la prééminence de l'objet sur le sujet et de l'avoir sur l'être ; la comptabilisation des échanges et les pratiques de justice, de culpabilité, de sacrifice qui en découlent ; la prédation et ses jeux de pouvoir dans les arènes de la concurrence et de la compétition.

« Vaste programme ! » ironisait un humoriste. Non sans à-propos. Pourtant, avant que de vous en gausser, considérez le discrédit qui, depuis le Mouvement des occupations de mai 1968 et en dépit de régressions épisodiques, accable l'autorité, le travail, la misogynie, le patriarcat, la vertu du sacrifice et du travail, le massacre de la nature et des espèces animales. Vous savez bien – même si vous le savez mal – qu'il n'y aura pas de durable retour aux anciens régimes, aux belles époques de l'oppression religieuse et idéologique.

En revanche, considérez aussi à quel point le ciel mensonger des idées continue aujourd'hui d'exercer son emprise, s'insinuant jusque dans le camp de la subversion la mieux aguerrie. Aux cours d'assises du patriarcat triomphant ont succédé les prétoires de la justice révolutionnaire. Radicalisme, gauchisme militant et militaire font cliqueter avec le même entrain les crécelles de la culpabilité.

Soyons clairs : ce ne sont pas ces combats douteux, spectaculaires et complaisants, menés par l'activisme humanitaire, végétaliste et animalien, qui mettront fin à la misogynie, au communautarisme, à la maltraitance des bêtes, à l'individualisme grégaire, à l'égoïsme, à l'addiction consumériste, aux gesticulations du pouvoir et de l'avoir. C'est par l'émergence d'un style de vie que s'effaceront les mœurs, les préjugés, les comportements qui firent de notre histoire le cloaque de l'horreur et de la barbarie banalisée. Dans la menace qui pèse sur toutes les espèces terrestres, la survie à laquelle le genre humain s'est trouvé réduit n'a d'autre issue que de disparaître ou de se dépasser en créant les conditions d'une vie souveraine.

La radicalisation spontanée découvre toujours ses lumières. Elle n'ignore pas ce qui les éteint, elle n'ignore pas ce qui les avive.

Pour ce qui en est du retour au corps et à la nature, vous êtes seules et seuls à décider. Jamais les conditions historiques n'ont été si propices à un tel choix. Car en dépit des conjurations liguées pour nous en empêcher, il s'agit maintenant, purement et simplement, d'un choix de vie dont aucun Léviathan ne viendra à bout. Car la science du

*Léviathan n'outrepasse pas ce que la mort lui a enseigné.
Son ignorance de la vie l'aveugle.*

LA SUBJECTIVITÉ RADICALE
EST LE FONDEMENT DE L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

L'individualisme est la forme dénaturée de l'autonomie individuelle. De quelle autonomie parlent-ils ces parangons de l'individualisme s'infatuant de leur libre choix? Ils sont là, narcissiques et apeurés, revendiquant le droit de parler haut et répondant « présent » au premier donneur d'ordres et de consignes qui leur ronge les neurones. Leur indépendance est au garde-à-vous dès que retentit, comme l'appeau pour le canard, la voix qui, selon un répertoire homologué, leur assigne un rôle, une reconnaissance grégaire, un label auquel ils s'identifient avec un mélange de honte et d'orgueil. Ils abandonnent tout pour s'affubler d'une étiquette, infamante ou glorieuse, qui les fait citoyen, notable, militant, progressiste, réactionnaire, homme d'État, femme d'affaires, Breton, Arabe, étudiant, Français, abruti, intellectuel et autres ratons-laveurs qui composent l'éventail bigarré de nos aliénations.

Mais à quoi bon les stigmatiser? Ils ne sont que gravillons dans la pelleteuse du profit qui excave la terre. Dénoncer la présomption et la veulerie de la servitude volontaire ne ferait qu'ajouter la culpabilité à son auge, déjà bien remplie. Par ailleurs, nul ne l'ignore : les tribunaux de la vertu travaillent toujours pour le pouvoir.

Il ne s'agit ici que de poser à chacune et à chacun la question : que subsiste-t-il de vivant sous les noms qui vous transforment en objets et vous manipulent si docilement ?

J'aspire seulement à une prise de conscience de notre potentiel de vie ; afin qu'une priorité absolue lui soit accordée et que volent en éclats les chaînes de la rapacité qui l'étouffent.

Le désir d'imprimer un sens humain à l'existence émane d'une volonté de vivre omniprésente. Telle est la racine qui donne au *sujet* une valeur universelle. Car chaque être prend conscience que sa subjectivité est un lieu d'affrontement où le désir humain se heurte à chaque instant à une conjuration d'interdits et de falsifications.

Ce qui est désiré du fond du cœur atteint à une résonance planétaire en faisant face au harcèlement de ces besoins préfabriqués qui, selon l'expression poisseuse des évangélistes, « induisent en tentation ».

Le processus de production et de reproduction de la marchandise transforme en objet tout ce qu'il touche. Une des conséquences les plus désastreuses de la réification, c'est qu'elle transforme le vivant en chose, le sujet en objet, l'être humain en marchandise.

La glaciation de l'économie de profit congèle les consciences. La cupidité démembré la solidarité. La rapacité tue la générosité à bout portant. Pourtant, tandis que certains sont prêts à empoisonner une région en échange d'un salaire garanti, d'autres se jettent dans

une lutte opiniâtre pour préserver une aire de vie dont ils décrètent qu'elle ne sera pas une aire de profit.

Cette résistance a beau passer aux yeux des sbires de l'argent fou pour un acte de folie, elle exprime en réalité l'exubérance d'une alliance avec tout ce qui subsiste de vie sur terre, elle signe tacitement un pacte de solidarité avec la nature en révoquant la barbarie qui la saccage.

Les zones d'insoumission naissent, se multiplient, disparaissent, renaissent toujours. Il y a dans leur caractère festif un potentiel créatif dont nous commençons à peine à soupçonner la puissance. C'est une aide qui ne doit rien à personne. Elle émane de nous-mêmes, elle vient d'individus en voie d'humanisation.

Que la conscience éclairée de quelques-uns fissure, lézarde et délite le béton de la réalité oppressive la plus éprouvée, il n'y a là rien de miraculeux, il n'y a que la manifestation de la volonté de vivre soudain éveillée de sa trop oppressante léthargie. Il n'y a qu'un renversement de perspective, un mouvement inverse à celui, si fréquemment illustré par l'histoire, de ces fêtes funèbres et sanglantes en quoi se changent, dans le désespoir de la répression, les fêtes de la joie de vivre.

En perspective de vie, l'énergie absorbée par l'autodestruction programmée se retrouve soudainement détournée et s'investit dans l'autocréation de soi. Les anonymes qui détruisirent la Bastille en eurent le sentiment, bien qu'ils ne découvrirent que plus tard à quel point leur geste insensé avait changé et leur existence et le cours du monde.

LA SUBJECTIVITÉ RADICALE

PREND SON SENS DANS LA LUTTE CONTRE LA RÉIFICATION

La subjectivité radicale est la lutte que chaque être humain mène en tant que *sujet* contre la détermination du vieux monde d'en faire un *objet*. Au cœur de cette expérience sans cesse réitérée qu'est l'existence, il n'est personne qui ne soit en proie à une contradiction qui le déchire et est la cause de son mal-être endémique.

Le sujet a beau se sentir et se savoir intimement unique, incomparable, inidentifiable à quoi que ce soit et à qui que ce soit, le réseau des nécessités dont il est prisonnier et qui passe pour inextricable le contraint de renoncer à son extraordinaire richesse potentielle – à ce génie particulier que les Grecs anciens désignait sous les nom de *daimôn* – pour s'identifier à ce qui n'est pas lui mais une forme abstraite, un simulacre d'*être*, un produit de cet avoir qui est tout à la fois le champ de manœuvre du totalitarisme économico-social et la réalité mensongère instaurée par les lois qui la régissent, telles que l'appropriation, la concurrence, la compétition, l'échange.

Par un effet inverse, le caractère invivable d'un univers soumis au pillage du capitalisme renvoie avec les allures d'une « dernière chance » à cette subjectivité qui, maintenue à l'état de rien, aspire à devenir tout.

Si bien qu'en prenant conscience de sa puissance de vie radicale, le sujet ose se revendiquer en tant que sujet et ignorer délibérément le système oppressif qui l'a toujours ignoré. Il s'arroge enfin le droit de faire

primer ses désirs en annihilant toute forme sociale où ne sont tolérés que les comportements promotionnés par le consumérisme, l'ambition affairiste, le calcul égoïste.

Par cet éveil et par cette option, la subjectivité radicale atteint à une pratique poétique où la volonté de vivre de tous et de toutes devient inséparable de la volonté de vivre de chacune et de chacun. N'est-ce pas le seul remède au mal-être, au mal de survie? N'est-ce pas le propos qu'illustrent les vers d'André Chénier?

*Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine
Ignore un tel supplice, il pense, il imagine.*

LA CONSCIENCE D'UNE SUBJECTIVITÉ RADICALE
LIBÈRE DU GRÉGARISME

La lutte pour l'autonomie commence avec l'éveil de la subjectivité radicale. À l'encontre du narcissisme et du nombrilisme que nourrit l'individualisme, la lutte pour la subjectivité en tant qu'affleurement de la vie enseigne à quitter le troupeau des résignés, à oser s'affirmer irréductible à une représentation, à un rôle, à un simulacre de vie. Puisque nous sommes les laissés-pour-compte d'une société du chiffre, quoi de plus naturel que de fonder des territoires où la gratuité de la vie efface tous les comptes?

Les affres de l'adolescence ne naissent-ils pas d'avoir à renoncer à soi pour se laisser transformer en objet, pour être, jusqu'à la nausée, manipulé selon les besoins du marché?

Hélas, le plus souvent, l'aspiration à l'autonomie, à l'autocréation, devient une abstraction, une pensée dévitalisée, une revendication d'autant plus hargneuse et hystérique que l'adolescent met en scène sa prétendue singularité et se livre aux pitoyables gesticulations dont le grégarisme consumériste illustre ses défilés de modes.

Le totalitarisme de l'argent et le spectacle de la vie à l'envers poussent enfants et adolescents vers l'abattoir. Comment ne pas en prendre conscience? Chaque fois qu'un mouvement de résistance se met en branle, c'est l'enfant et l'adolescent que chacune et chacun gardent en soi qui, par résilience, décrètent : « Je ne suis pas un chiffre, un indice de rendement, un ordre de consommation, un pantin militarisé, une estimation statistique. Je ne suis pas un rouage de votre machine à profit. Je suis un être humain en devenir. »

Il est un air de vie qui, pour peu qu'on le respire, se propage dans l'air du temps.

L'expérience intime de la radicalité. La lutte que je mène pour retrouver en moi les racines du vivant, c'est cela la radicalité. Qui ne mène pas en tant que sujet une guerre endémique contre la menace d'être transformé en objet, en marchandise, abandonne la radicalité au profit du radicalisme.

La subjectivité radicale tente de relier entre eux, par l'expérience de la vie solidaire, ce que les religions et les idéologies transforment en maillon d'une chaîne où la réalité terrestre devient l'esclave d'un ciel fantasmatique.

Comment pourrais-je aborder la lutte pour l'autonomie individuelle et collective si je ne commençais pas par fonder ma santé physique et mentale non sur le refus de la mort mais sur une agrégation absolue de la vie, sur une alliance passionnelle avec tous ceux et toutes celles qu'anime une passion identique? Sans cesser d'être ce que je suis et ce que je veux être, je les rejoins sans me substituer à eux. Tel est l'acte poétique qui jette les bases d'une société humaine, obtient qu'entre le bonheur d'un seul et le bonheur de tous et de toutes jaillisse un arc de lumière.

La subjectivité radicale est l'expérience vécue de l'émancipation individuelle et collective. Le processus de réification, qui tend à transformer un être humain en objet, obéit à la logique expansionniste de la marchandise. L'être que je suis dans la réalité de mon existence personnelle n'est pas réductible à une *chose* manipulable. L'être que je suis est un *sujet* où les désirs tourbillonnent, entrent en conflit, se déchirent, s'accordent, sont en quête d'harmonie. Le corps est un microcosme dont l'exploration et la découverte commencent en-deçà et au-delà de la machine à laquelle le travail l'identifie *par nécessité*. C'est une galaxie régie par une puissance de vie dont nous n'avons eu à connaître que la formidable inversion, depuis que l'être a été assujéti à l'avoir, le sujet à l'objet, la jouissance à l'appropriation, la liberté au libre-échange.

Ce que chaque être en voie d'humanisation vit dans son corps n'a que peu d'importance aux yeux de l'observateur extérieur. Médecins, psychologues, sociologues,

économistes, criminologues, tribuns, bureaucrates, prêcheurs d'évangiles, hommes et femmes d'affaires et d'État se saisissent de lui comme d'un objet de rangement. N'est-ce pas assez pour signifier clairement à ceux qui nous enfournent dans des tiroirs, que nous n'en avons strictement rien à foutre ?

Par renversement de perspective, la mondialisation qui égalise les êtres et les choses en les transformant en marchandises cède la place à la liberté de vivre qui confère aux sujets et aux objets créés l'égalité dans la diversité. Celles et ceux qui ont résisté à la tentative de les décérébrer se découvrent une intelligence des êtres et des choses, dont ils s'étaient cru dénués.

Solitaire, solidaire. Le sentiment d'avoir à affronter seul et à mains nues les formidables rouages du marché mondial ajouterait aisément sa peine au mur des lamentations si l'obstination insensée d'une insoumission sans cesse réitérée n'indiquait pas que le sens d'une telle résolution est précisément ce sens humain dont nous sommes en quête en tant qu'individu et en tant qu'*élément d'une espèce en voie de développement.*

Il me revient en mémoire une chanson de Chouans : « Nous n'avons qu'un temps à vivre / Nous le devons à l'honneur / C'est ton drapeau qu'il faut suivre / Pour arriver au vrai bonheur ! » Oui, c'est bien de la même détermination qu'il s'agit. À ce dérapage près, qui est celui de notre civilisation tout entière et pèse sur nous en porte-à-faux : honneur, drapeau et promesse de vrai bonheur n'ont jamais été, dans leur invariance, qu'une

tripaille de sang et de merde, arrachée au ventre palpitant de myriades de créatures, victimes d'une mutilation infamante et tragique, de millions d'existences qui ne connaîtront de la vie que l'autel où elle est sacrifiée.

QUELLE AUTOGESTION ?

L'autogestion est le seul projet d'organisation sociale qui exclut toute forme de pouvoir et de structure hiérarchique. Elle marque une rupture totale avec l'ensemble des sociétés, à l'exception de rares peuplades, souvent mythifiées, que mentionnent les récits d'exploration du XVIII^e siècle et les spéculations alors en vogue sur le bon sauvage.

Elle n'apparaît dans l'histoire que sporadiquement et de façon si rudimentaire que les historiens la relèguent en marge des annales révolutionnaires.

Des tentatives d'auto-organisation s'esquissent parfois dans les jacqueries, voire en certaines communautés paysannes du Moyen Âge (comme les Stedinger). Une incontestable volonté d'autonomie anime, en Russie, les conseils d'ouvriers, de soldats, de marins, de paysans qui constituent les premiers *soviets* de 1917, avant leur liquidation par les bolcheviks.

L'autogestion n'est pour le président yougoslave Tito qu'une forme de nationalisation des entreprises, conçue en sorte que la participation des travailleurs apporte une caution « prolétarienne » à la tutelle de l'État.

Il n'y a guère que les collectivités libertaires, noyau radical de la révolution espagnole de 1936, qui

aient démontré la viabilité d'un système social sans hiérarchie, sans organisation autoritaire, an-archique au sens premier du terme. Avant d'être brutalement réprimée par Lister et l'armée du Parti communiste (dont le fascisme achèvera le travail), l'expérience autogestionnaire en Espagne eut le temps de faire émerger un *style de vie* en rupture avec les préjugés et des habitudes serviles ancrés depuis des siècles dans les mœurs et au profond des mentalités.

Plus que le fonctionnement des coopératives, des conseils ouvriers, des mesures d'allègement du travail, de la création collective, des innovations financières visant à la disparition de l'argent, de l'autodéfense, des assemblées d'où émanaient toutes les décisions, c'est de ce style de vie, rayonnant timidement au sein d'existences assombries par tant d'impératifs morbides, que nous viennent les enseignements les plus indispensables à l'autogestion de la vie quotidienne, les bribes de conscience les plus propices au développement d'une société humaine à venir.

LES SIGNES ANNONCIATEURS D'UN STYLE DE VIE
N'ONT RIEN DE PROPHÉTIQUES.
ILS SONT LA MARQUE D'UNE CONSCIENCE EN ÉVEIL

La création abolit le travail. Lors d'une insurrection, Fourier observant des hommes et des femmes qui dépavaient la rue pour y dresser en quelques heures une barricade estimait qu'il leur faudrait dix fois plus de temps pour aboutir au même résultat s'il s'agissait d'un travail rémunéré par un patron.

La distinction entre création passionnelle et travail forcé va de soi. L'effort réclamé par un potager cultivé en commun et au bénéfice de tous et de toutes n'a ni le même sens ni la même réalité physique et mentale que l'effort fourni par les salariés d'une entreprise agricole, ni même par le fermier soucieux de rembourser ses traites.

L'art et l'artisanat, aujourd'hui en voie de dépérissement, ont longtemps accordé à la faculté de créer une place prépondérante. Des bribes de créativité ont survécu dans certains travaux d'utilité publique, là où subsistait l'idée de venir en aide à la collectivité, comme enseigner, soigner, faire rouler les trains et les transports en commun, prodiguer une alimentation de qualité. Le productivisme, les lois du marché et l'efficacité rentable ont éloigné de nous la conscience – partout en suspens – que la créativité est le propre du genre humain.

En délaissant la productivité intensive, qui générerait moins de profit que le secteur de la consommation, le capitalisme a peu à peu poussé vers la poubelle du passé la sacro-sainte vertu du travail dont il avait si longtemps auréolé sa sordide exploitation du vivant.

On ne travaille plus pour l'honneur de nourrir sa famille mais pour acheter dans les supermarchés les apparences de l'honorabilité. L'opinion selon laquelle on s'échine moins par nécessité que par addiction aux gadgets à la mode a achevé de déprécier l'activité laborieuse. Le travail s'est vidé de sa substance, moins en raison de son caractère aliénant, qui l'avait toujours discrédité, mais parce qu'il est

devenu l'objet d'un système parasitaire qui assimile le salaire à un bon de commande de désirs qui s'achètent. L'argent gagné n'a d'autre fonction que de permettre l'accès à des paradis de pacotille.

Le développement d'un capitalisme financier et agioteur a achevé de décharner le vieil usage du travail pour le réduire à une organisation de services, à un programme de *management*, à des officines de gestions monétaires, à la désodorisation des vents fétides de l'argent.

De simplement nuisible pour la santé, le travail est devenu une vacuité délétère à l'image de la masse financière qui tourbillonne sur elle-même, se reproduisant et ne produisant rien. Ainsi progresse le vide, ainsi se creuse le trou noir du nihilisme, ainsi se propage le parti de la mort, l'armée de la résignation suicidaire.

Mais, comme dit Hölderlin, « là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve ». L'heureux effet des nuisances et des inutilités rentables que sont aéroports, tunnels, autoroutes, implantations hôtelières et immobilières, forages, déforestations, barrages, lignes à haute tension, enfouissements de déchets, c'est qu'elles suscitent des zones de résistance, des réseaux de solidarité, des communes sans communautarisme. Face aux ukases du cynisme affairiste s'aiguisent une imagination, une ingéniosité, une créativité qui arment la conscience humaine en désarmant spontanément la conscience mystifiée. Ainsi le sens humain que nous voulons donner à notre vie en vient-il à fertiliser des territoires et des conditions propices au développement de l'autogestion généralisée.

L'ère des créateurs renverra dans le passé, en son musée des supplices, la vocation sacrificielle qui fit de la terre un enfer dantesque.

POUR UN DÉPASSEMENT DES DUALITÉS

La séparation que le travail d'exploitation de la nature introduit en exilant l'être humain de sa propre vie est le moule d'où vont sortir toutes les dualités qui nous morcellent. À commencer par la division entre travail manuel et travail intellectuel. Celle-ci donne sa substance au pouvoir hiérarchique, qui affecte à la fois l'individu et la société. Elle détermine la prédominance de l'esprit sur le corps, elle institue le règne d'une entité fantasmatique et céleste sur la matière terrestre, elle subordonne à une intelligence d'obéissance spirituelle une intelligence sensible, messagère de la vie qui nous anime.

La vieille logique du « a et du non-a » n'a valeur de norme que dans le monde de la séparation, un monde où la mise au travail de la force de vie a séparé l'être humain et de la vie et de l'humanité, dont elle l'a fait dépositaire.

Rétablir l'unité de l'être humain avec lui-même et avec l'univers est à la fois la tâche de l'autogestion de la vie quotidienne et le signe avant-coureur de son instauration. Car nous nous acheminons vers un présent en dépassement constant du passé et du futur (qu'aucune hypothèse de science-fiction n'ait osé hasarder une telle hypothèse en dit long sur la pauvreté de nos croyances, en regard d'une pensée

en passe de redécouvrir son unité avec toutes les formes de vie).

En abolissant le travail, la créativité accomplit le dépassement du corps et de l'esprit, elle rétablit l'unité originelle de la matière charnelle et de l'énergie mentale qu'elle génère. L'artiste et l'artisan connaissent bien cette union intime de la main et de l'intelligence. Ils ont conscience du tourbillon des pulsions de vie dont naît toute création. Comment une telle sensation ne révoquerait-elle pas le mandat céleste de l'esprit auquel le corps obéit malgré lui. Et, partant, l'avilissante obédience imposée à la terre? Avec la disparition du travail disparaît cette dualité que constituent la fonction intellectuelle et la fonction manuelle.

L'air de l'autogestion libère. En tant que lieu et temps où la création exclut toute forme de travail, le territoire autogéré n'ôte pas seulement son caractère égotiste et individualiste à la recommandation de Voltaire « cultivons notre jardin », il lui confère un sens universel, le sens humain qui invite à cultiver le jardin de la terre.

Là où croyances et pensées gravitent librement. L'acte de créer est la manifestation la plus concrète du renversement de perspective. Les pensées de la mort sont les pensées du monde dominant. Les pensées de la vie sont celles d'un monde dominé, en voie de s'émanciper.

La création jette les bases d'un monde radicalement nouveau. Parce qu'elle bat au rythme des pulsations de la vie, elle assure à la terre, qu'elle

affranchit du travail, une fertilité et une abondance qu'aucune croyance ne réussira à menacer, quel que soit le champ d'absurdités, voire d'ignominies où elle a toute liberté de s'ébattre et de batifoler. On a toujours vu que là où le social l'emporte, les choix religieux et idéologiques sont mis au débarras (d'où, en cas d'échec, ils ressortiront furieux). L'autogestion généralisée va au-delà de la préoccupation sociale. Son projet est d'expérimenter la vie dans une société qui lui accorde une priorité absolue.

Tous nos soucis, nécessités et préoccupations ne sont que phalènes dont se jouent les flammes de la vie souveraine.

La valeur humaine est le dépassement des catégories éthiques. Il n'est rien que de très naturel dans le fait que toute irruption émotionnelle, physiologique et mentale affectant notre paysage intérieur soit accompagnée de son contraire. L'effet pervers – l'effet de dénaturation – que provoque le système de la séparation dualiste tient à ceci : les couples de contraires, appelés syzygies dans la philosophie hermétique, sont figés dans une opposition statique, qui empêche leur dépassement. De sorte que, de simples pôles opposés, les contraires se muent en contrariétés.

En dépit des multiples occasions d'apprendre que bien et mal, beau et laid, vérité et mensonge, béatitude et affliction, faste et néfaste, obéissance et désobéissance, ordre et désordre sont interchangeables dans un univers ainsi conçu que l'envers vaut l'en-droit, nous en sommes toujours à nous engluier dans

l'artifice d'oppositions à la fois réelles et factices, dont nous n'arriverons à nous dépêtrer qu'en les dépassant. Même l'opposition de la mort et de la vie est contrefaite car ce n'est pas la vie qui est opposée à la mort mais la survie, une forme de vie si économisée, si rapetassée que son étroitesse est déjà celle d'un cercueil.

La nouvelle alliance avec la nature, que suggère l'épuisement dévastateur de ses ressources, s'apprête à mettre fin à son exploitation séculaire. Il ne s'agit plus d'une de ces spéculations intellectuelles dont raffolent les mafias empressées de blanchir l'argent sale avec des énergies propres. Elle se fonde sur des pratiques qui peu à peu se substituent à l'empoisonnement des sols, aux labours en profondeur, à la pollution pétrochimique qui tue bêtes et gens, aux biotechnologies mises au service du profit et non de la vie.

L'intelligence sensible du vivant remet en cause une grande part de nos connaissances qu'ont défaussées et mutilées le mépris de la nature, l'antiphysis, l'assujettissement du savoir au pouvoir mercantile.

Répudier l'antiphysis se passe de professions de foi et de polémiques. L'émergence d'un style de vie y suffit. Le dépassement des contraires s'opère au fil d'un quotidien découvrant les ressources inépuisables dont il avait été *systématiquement* éloigné et que l'aventure de l'autocréation lui révèle.

La vie n'est ni bien ni mal, ni en-deçà ni au-delà du bien et du mal. Elle EST tout simplement et elle nous enseigne à être, en nous affranchissant de l'avoir. Car c'est de n'être rien que résulte l'inextinguible capacité d'avoir tout.

Le totalitarisme de l'argent est aujourd'hui plus que jamais le soleil noir de la mélancolie. Il faudra bien que l'éclairage vienne de l'être et de sa conscience d'une vie pleine et entière.

La valeur humaine est le dépassement de la valeur d'échange et de la valeur d'usage. Comme on le sait, la marchandise est un objet à double valeur, une valeur d'échange et une valeur d'usage. Le prix assigné à un bien varie selon le besoin de s'en approprier. Le commerce des biens établit ainsi un contrat fondé sur la propriété, qui règle pareillement le commerce des hommes et des femmes. Ceux-ci et celles-ci, déjà arrachés à leur être de désirs par la nécessité de travailler, sont confinés dans l'abstraction qui s'empare d'eux et, leur ôtant la liberté de vivre, leur impose la liberté de s'échanger.

Le mode d'organisation sociale dispose d'un outil mental qui gère et rend possible la communication : l'argent. La monnaie est l'ossature d'une raison discursive, d'une logique, d'un logos universel. L'être humain cède la place à cet Homme abstrait dont la présence monopolise l'espace tout entier de la philosophie, de la religion, de la culture. L'Homme est le masque humain de la marchandise. Ce qui prête confort et climatisation à l'enfer de la survie, c'est l'humanisation de la marchandise.

Dans leur volonté de dissoudre l'Homme abstrait, cette imposture, dans la réalité de l'être humain, les collectivités autogérées de la révolution espagnole ont très vite mis en œuvre un projet de disparition de l'argent. Il appartiendra à l'autogestion généralisée

d'abolir non seulement l'argent mais aussi l'échange, qui en est le creuset. Non seulement l'échange mais aussi la valeur d'usage qui la justifie par le principe d'utilité. Voilà qui ne devrait pas être difficile à comprendre, en cette époque où le capitalisme, emporté par la frénésie de la spéculation financière, fait cyniquement tendre la valeur d'échange vers l'infini et la valeur d'usage vers zéro.

L'être humain est unique. Telle est la radicalité qui lui prête une audience universelle. Telle est la qualité qui l'empêche d'être jugé, pesé, mesuré à la manière d'une valeur d'échange et d'une valeur d'usage. L'éradication de la structure hiérarchique et du réflexe de prédation a quelque chance de voir naître peu à peu une société sans police, sans prison, sans institution judiciaire. Une société où la jouissance se moque de l'appropriation.

L'éradication du pouvoir implique le dépassement de la condition de proie et de prédateur. La plupart des mouvements d'émancipation ont succombé à ce qu'ils redoutaient et combattaient le plus : le pouvoir exercé par un individu sur les autres, par un groupe d'insurgés sur l'ensemble de la communauté. Marx proposant de passer de la propriété privée des biens et des moyens de production à leur appropriation collective avance en porte-à-faux. Individuelle ou collective, l'appropriation participe d'un système d'exploitation de la nature. Elle ne fait que fonder une économie de pillage sur la prédation, telle qu'elle est de nature à se pratiquer chez les animaux.

Le devenir humain implique qu'en se dégageant de leur bestialité originelle, l'homme et la femme dépassent le stade de la prédation. Or une société fondée sur une alternance d'appropriation et d'expropriation ne conçoit d'autre mode d'existence que selon les lois de la force et de la ruse. Le contrat social enrôle les citoyens dans une bataille où il s'agit sans relâche de sauver sa peau.

Le dogme de l'antiphysis marque les comportements, les mentalités, les mœurs, les cultures au sceau de la dénaturation. Son triomphe concrétise la violence de l'esprit d'appropriation. Elle frappe d'interdit la conscience humaine qui appelait à jouir d'un lieu où le bonheur d'un seul sollicitait le bonheur des autres, où la manne terrestre ne demandait qu'à être développée, améliorée, recrée pour servir à toutes et à tous.

Il a fallu une errance aberrante de plusieurs millénaires pour en revenir à une évidence antérieure à la civilisation marchande : l'alliance avec la nature favorise plus sûrement l'évolution de l'humanité que son saccage.

Apprendre à jouir des êtres et des choses n'a nul besoin d'injonctions morales pour abroger le réflexe d'appropriation, la persistance de la prédation, la manie du pouvoir.

Le dépassement de la fonction intellectuelle et de la fonction manuelle. Il n'est personne qui ne soit assujéti à chaque instant au pouvoir que l'esprit prétend exercer sur le corps et ses pulsions. La séparation qui nous accable est la véritable cause d'un mal-être endémique.

Elle imprime dans la chair la marque au fer rouge d'une hiérarchie qui distingue les princes et les prêtres des esclaves contraints de les servir. Depuis les premières cités patriarcales, nous avons été remodelés, rebâti de haut en bas (il y aura beaucoup à dire de cette géométrisation de la réalité). Nous traînons en nous un État dont la tyrannie engendre sans relâche une volonté insurrectionnelle, résolue de la tenir en échec. Reich a vu dans la carapace caractérielle cette forteresse de l'esprit qui tente de maîtriser les tornades émotionnelles, d'ordonner et de militariser le chaos des pulsions.

La culture est un produit de l'esprit, une pensée séparée du vivant, une idéologie. Il a fallu assister à la faillite des grands systèmes politiques – libéralisme, socialisme, communisme, fascisme, nationalisme, aujourd'hui soldés sous l'étiquette « néo » – pour comprendre que l'intéressant fatras de nos connaissances était la voix d'un monde déformé, dénaturé, privé d'accès direct à la vie.

C'est la culture qui nous a donné à croire que l'intellectuel était une personne à part entière, une figure arborant les traits de l'érudit, du savant, du penseur, d'un détenteur de savoir, par opposition au manuel, identifié à l'esclave routinier, à l'ignorant, à l'illettré, à la brute avec ou sans uniforme.

L'idéologie est le mensonge de la pensée séparée. Marx l'avait dénoncée dans ses *Manuscrits de 1844*, tandis qu'à la même époque Fourier développait son projet de société harmonisant ses pulsions de vie et abolissant *de facto* la séparation de l'être humain avec lui-même et avec le monde. Un peu plus d'un

siècle aura suffi pour que l'écart – la béance – entre la sphère de la pensée séparée de la vie et la réalité vécue au jour le jour montre à l'évidence que, à l'instar des psychotropes qui apaisent l'angoisse avant de l'exacerber irréversiblement, rien ne va plus. La civilisation marchande a atteint un tel stade de morbidité que la jeter par-dessus bord est aujourd'hui l'acte salutaire par excellence. Cet acte est un acte poétique.

La création et l'intelligence sensible qu'elle sollicite opèrent le dépassement de la fonction intellectuelle et de la fonction manuelle auxquelles la sacro-sainte efficacité laborieuse nous condamne. L'intellectualisme et l'anti-intellectualisme, qui raille les « agités du bocal », sont le même cul-de-basse-fosse où les dualités se déchirent et s'accouplent.

L'élaboration d'une société autogérée est une vérité pratique où la mise en scène et les messages mensongers du monde dominant n'ont pas prise.

Le culte de l'intellectuel est aussi aberrant que le culte du prolétaire. Comment peut-on rendre hommage à une aliénation dont il s'agit de s'émanciper? Outre la stupidité du propos, s'honorer de la vocation ou du rôle d'intellectuel a un effet pervers dont on ne se méfie pas assez. Attribuer à la tête la mission d'agir en tant que *chef* et de gouverner le corps, c'est régurgiter une fois de plus la vieille croyance de l'esprit dominant la matière. Réduire son corps à un instrument de travail, c'est se comporter en prédateur, fâcheuse tendance en milieu libertaire, où il arrive ainsi que l'émancipation se prône avec les méthodes du rétro-bolchevisme.

Le danger que présente l'intellectualité tient à la volonté de pouvoir qui lui est inhérente. L'intellectuel est un détenteur d'autorité. Il règne sur la matière brute. Il la façonne. Il ne l'affine pas. Si conciliant, voire si déférent qu'il se montre envers elle, il ne laisse pas de perpétuer la hiérarchie qui assure la prééminence du travail intellectuel sur le travail manuel. Il possède la capacité d'organiser, il n'a, en aucun cas, ni le sens ni l'art d'harmoniser.

Le savoir qui n'émane pas du corps s'abandonne au pouvoir de la tête, au pouvoir de l'intellect. Mais par ailleurs, il y a dans les pulsions de vie, qui soudain se libèrent de la tutelle de l'esprit, une conscience qui s'éveille, une intelligence sensible capable d'appréhender ce qui lui paraissait hors de portée. Il est peu probable que les insurgés qui, le 14 Juillet, s'emparèrent de la Bastille aient lu Diderot et ses amis encyclopédistes, ni qu'ils se soient, par la suite, plongés dans leurs ouvrages. En revanche, il est certain que les résonances de la conscience se propagèrent comme des ritournelles dans l'air du temps. Le plus illettré sut les reconnaître car ces « Lumières », apparemment lointaines, il les avait perçues dans cette poésie insurrectionnelle dont l'intensité l'avait pénétrée. Le sens lui apparaissait avec une clarté accrue. Il avait le savoir de Gavroche chantonnant jusque dans le ruisseau les noms de Voltaire et de Rousseau.

Abâtardir le langage pour « le mettre au niveau du peuple » relève bien de l'intellectualité en tant que pouvoir de la tête sur le corps. Asseoir son autorité de

chef, de meneur, de guide oblige l'intellectuel à prendre les autres pour des imbéciles. C'est une manière de novlangue que de s'adresser, en fonction des troupes à manipuler, tantôt au manuel, selon la version populaire qui lui est réservée, et donc au niveau le plus bas de l'expression ; tantôt à l'intellectuel farci de rhétorique mondaine et d'idées mortes, et qui réclame en conséquence d'atteindre au stade sublime de l'abstraction.

La même alternative présente aussi un avantage de rangement. Elle permet de taxer d'élitisme une préoccupation qui n'entre dans aucun cadre autoritaire : le souci de pousser plus avant la conscience de l'expérience vécue, en ce qu'elle offre de radical.

Le radicalisme est l'idéologie de la radicalité.

INSTAURER, AU-DELÀ DU VIRILISME ET DU FÉMINISME,
LA PRÉÉMINENCE ACRAÏQUE DE LA FEMME

Sans entrer dans les débats du gylanisme, ainsi que Marija Gimbutas qualifie le statut égalitaire des femmes et des hommes dans les civilisations pré-agraires – et jusqu'au premier néolithique –, il est indéniable que la femme a subi le même sort et le même discrédit que la nature, *systématiquement* violentée et mise au pillage.

Les raisons de cette évolution dévoyée, en rupture absolue avec les civilisations précédentes, ne sont guère éclaircies à ce jour. Gimbutas allègue l'invasion ou les incursions des Kourganes, une peuplade indo-européenne agressive, dont le nom vient des Kourganes ou Tumuli dont ils honorent leurs

morts. Ils ont domestiqué le cheval et semblent avoir adopté un système autoritaire et patriarcal, qui aura raison du gylanisme.

Il est possible qu'à la prédominance acratique (du grec *akratos*, sans pouvoir, sans autorité) de la femme ait succédé un matriarcat d'où seraient nées ces Déesses de fécondité que destitueront et supplanteront les Dieux mâles et arrogants. Ce qui est sûr, c'est que l'apparition des États-cités marque la dégradation du sort des femmes, la déchéance de la féminité. La plupart des philosophies et la totalité des religions, sans exception, souscrivent au dogme de l'antiphysis, de l'antinature. Elles attribuent à la femme une aura maléfique que les derniers sursauts de la misogynie s'efforcent encore de propager au XXI^e siècle. Ainsi, en sera-t-il tant que *l'alliance de l'être humain avec les autres règnes*, dont il est issu, n'aura pas éradiqué de nos mœurs le réflexe de prédation, base d'une civilisation qui nous quitte et que nous quittons.

Ce qui fut ôté à la vie par la civilisation du travail blessa et excita la sensibilité de la femme plus intimement que celle de l'homme. Celui-ci, retranché dans son rôle de prédateur-dominant, comme dans une forteresse, ne s'exhibait que cuirassé de cette carapace caractérielle qui, réprimant l'animalité pulsionnelle au lieu de la dépasser, ne faisait qu'engorger nos passions, les inverser et les ensauvager dans la danse macabre des guerres et des massacres confraternels.

Dépouillée de sa force naturelle, la femme n'eut longtemps pour se défendre que les armes de la ruse. Lascive et sournoise, c'est ainsi que le mâle la perçoit.

Elle est le serpent, le dragon que saint Georges foule au pied et perce de sa lance. Du plus piètre au plus glorieux, l'homme se fait le parangon de la virilité; il traite la femme avec d'autant plus de hauteur qu'elle suscite en lui une peur viscérale. Il ne consent à la respecter qu'à l'instant où, échappant à l'esclavage des mères pondeuses, elle se comporte comme un mâle.

N'est-il pas piquant d'observer qu'aujourd'hui le féminisme, du moins dans sa version intellectuelle et occidentale, ne lève le plus souvent le bouclier de l'émancipation que pour en faire le pavois où la femme s'enorgueillit d'être enfin digne des prérogatives les plus odieuses de l'homme? Le droit de gouverner, de gérer une entreprise, de faire le coup de feu dans l'armée et dans la police, bref de progresser dans la carrière en régressant dans les bas-fonds de l'inhumain.

Accéder aux mêmes aliénations que le mâle est une démarche d'autant plus perverse qu'elle va de conserve avec le combat contre les violences, le viol, le mépris; qu'elle s'accompagne du soutien aux Iraniennes, aux combattantes du Rojava, aux milliers de femmes mariées par contrainte, esclaves sexuelles et domestiques, infériorisées par les régimes patriarcaux qui sévissent encore de par le monde.

Le couple conflictuel et complaisant que forment le féminisme et le virilisme s'inscrit dans la panoplie des idéologies existentielles, de la pensée séparée, du spectacle de la vie inversée. Le féminisme des droits de l'homme est un effet de manche du radicalisme, un des nombreux travestissements idéologiques de la radicalité.

Le combat de la féminité s'inscrit dans une longue lignée qui s'étend, en France, du courant courtois des XII^e et XIII^e siècles aux idées essaimées par la Révolution française, en passant par l'humanisme de la Renaissance, où plus d'un penseur (Postel, Montaigne) souligne l'importance de la femme. Olympe de Gouges, guillotinée par Robespierre, et Claire Démar, que l'incompréhension et le mépris de ses contemporains poussèrent au suicide, font partie de celles qui réveillèrent la conscience humaine et méritent mieux que le panthéon des mondanités féministes.

Être humain, c'est refuser toute forme de pouvoir. La liberté ne peut s'accommoder ni d'un patriarcat ni d'un matriarcat qui ne ferait que remplacer une tyrannie par une autre.

En revanche, la nouvelle alliance avec le vivant restitue à la femme une préséance qu'elle semble avoir connue avant l'implantation du patriarcat et jusque tardivement dans la Crète minoenne. Cette préséance – dont la courtoisie et les égards qu'on lui témoigne spontanément ont en quelque sorte gardé le souvenir – est dénuée de tout pouvoir, elle est *acratique*. Elle agit par résonance. Elle exprime l'intime filiation de la femme avec la nature tant par sa propension à la jouissance que par cette intelligence sensible à laquelle le mâle accède moins spontanément, empêtré qu'il demeure dans une intellectualité héritée de son despotisme séculaire.

La séparation complaisante et conflictuelle qui oppose l'homme et la femme est artificielle. Elle s'inscrit dans la conscience aliénée des dualités. Dans

leur spécificité respective, la femme comporte une part de masculinité et l'homme une part de féminité. À l'encontre de l'antiphysis qui les emprisonne dans deux rôles antithétiques et dûment hiérarchisés – dominateur et dominé – l'ambivalence du féminin et du masculin compose une gamme où l'inventivité de la vie offre à la plus grande variété de désirs le choix de se moduler librement.

Les luttes militantes contre la misogynie, l'homophobie, la xénophobie, l'exclusion, le communautarisme ont une utilité éthique que leur caractère spectaculaire a tôt fait de dévorer. Car la mise en scène du vieux monde a l'art de faire primer le conflit sur le sens. L'État et les mafias affairistes connaissent parfaitement l'effet anesthésiant des polémiques : elles soulagent la souffrance, elles ne la guérissent pas, car elles ne s'en prennent pas à la maladie qui en est la cause.

Nous n'échapperons à l'enlèvement que le spectacle de la vie quotidienne réserve à nos luttes qu'en les ramenant à la base, je veux dire en partant du vécu, et en leur donnant un sens autour duquel gravitent en fait toutes les luttes pour l'émancipation. L'être humain en devenir est ce point, ce centre de gravitation. S'identifier à l'humain est la seule identité qui vaille.

Les appels à la justice, à la dignité, à l'égalité souffrent d'une déficience originelle. Ils sont le produit d'un système d'échange inhérent à la marchandise. Le commerce est ce mensonge qui pratique l'honnêteté du juste prix. Il veut que « l'on en ait pour son argent », que s'équilibre valeur d'échange et valeur d'usage. De cette justice, de ce jugement,

de cette revendication, l'autogestion de la vie quotidienne ne souhaite pas s'encombrer. Nous voulons seulement supprimer la marchandise, abolir les droits et les devoirs qui en découlent, abroger le contrat social calqué sur la loi commerciale de l'offre et de la demande. Ainsi, la poétique du style de vie mettra-t-elle fin à la culpabilité, à la peur, au reproche, au chantage affectif que mettent en scène tant de psychodrames meublant l'ennui de l'existence.

L'INSURRECTION DE LA VIE,
UN MODE D'AUTODÉFENSE DES TERRES LIBRES

Ni agression ni résignation. Il est vain d'attendre de l'arrogance de l'État et de la cupidité des multinationales qu'elles tolèrent notre résolution de fonder et de propager des collectifs hostiles à toute forme de pouvoir – à commencer par la prédation des ressources naturelles.

Mais qu'il soit tout aussi évident de notre part que nous n'avons nullement l'intention de tolérer leur répression bottée, casquée, épaulée par la veulerie journalistique. Nous n'allons pas nous incliner devant la désertification programmée de ce qui vit en nous et autour de nous.

L'écrasement de la tentative communaliste de Notre-Dame-des-Landes est un coup de semonce, parmi d'autres, de l'ordre mondial et de ses rouages étatiques. Le gouvernement mexicain et ses paramilitaires menacent sans discontinuer les collectivités zapatistes. Les intérêts de l'Occident et des dictatures pétrolières

isolent les combattants du Rojava qui opposent à ce parti de la mort, dont la barbarie islamisée n'est pas la seule composante, une société résolue d'instaurer non les droits d'un peuple, non les droits du peuple, mais les droits de l'être humain.

La vie est notre seule revendication. Nous refusons sa version rapetissée, amputée, sacrifiée. Nous la voulons souveraine. Nous la voulons créant et recréant sans cesse notre existence et notre environnement. Elle est pour nous le ferment d'une société où l'harmonisation des désirs individuels et collectifs soit le fruit d'une expérience passionnelle. Pour mener plus avant une telle entreprise, nous n'avons d'autres armes que la vie elle-même.

Vous qui nous taxez d'utopistes, ayez l'honnêteté de convenir qu'en matière d'utopie vous avez choisi la pire : la croyance en une économie libératrice, en un progrès technique conduisant au bonheur. Vous vous êtes mis jusqu'au cou dans la merde et vous traitez de songe-creux, de chimériques, celles et ceux qui s'en échappent pour aller défricher une terre où ils pourront respirer sans risquer de s'embrener.

Les hordes du profit, les drogués de l'argent fou, les pantins mécaniques qui n'ont d'intelligence que celle des engrenages, tels sont nos vrais ennemis. Les guerres mafieuses dont ils se déchirent entre eux ne sont pas les nôtres, ne nous concernent pas.

Ils connaissent tout de la mort car c'est la seule chose qu'ils savent *donner*. Ils ignorent tout des richesses que

la vie dispense à qui sait les recueillir. C'est un territoire inconnu pour eux que la créativité et l'imagination dont chaque enfant, chaque femme, chaque homme dispose quand il est à l'écoute de sa volonté de vivre.

La peur de se jeter dans la bataille pour réaliser ses désirs les plus chers est l'un des effets les plus déplorables de la servitude volontaire. Pour rhétorique qu'elle soit, l'exhortation de Danton « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! » retrouverait sa pertinence si elle animait celles et ceux qui tentent l'aventure de territoires arrachés à l'État et à la marchandise ; si elle les déterminait à outrepasser la simple résistance qu'ils opposent à l'implantation de nuisances et, sur cette solidarité acquise, à fonder, si modestement que ce soit, des modes de rassemblements collectifs radicalement nouveaux.

Partout où la guérilla subversive et la guerre insurrectionnelle ont obéi au slogan abject « le pouvoir est au bout du fusil » leur triomphe a planifié une situation souvent pire que l'ancienne. À l'État jeté à bas en a succédé un autre, non moins oppressant. Les fusils au service du pouvoir se sont tournés contre ceux qui, en les maniant, leur avaient prêté le poids de la liberté. Russie prétendument soviétique, Chine maoïste, Cuba castriste, guévarisme, Farc, Zengakuren, Fraction armée rouge et autres gauchismes paramilitaires, ces palinodies ne vous ont pas suffi ?

Une leçon à ne pas oublier. La première défaite de la révolution espagnole de 1936 date de ses débuts, lorsque la militarisation exigée par le Parti communiste

obtint de transformer en une soldatesque disciplinée les volontaires qui, avec les colonnes armées de Durruti et de ses amis, avaient brisé la première offensive fasciste. La récupération des initiatives populaires fut menée de conserve avec l'apparition d'un gouvernement dit révolutionnaire où les organisations libertaires (la CNT et la FAI) siégeaient aux côtés des nationalistes catalans, des socialistes, des communistes aux ordres de Moscou.

Le fonctionnel tue. La poésie est une renaissance perpétuelle.

Ce qui fait la puissance répressive de l'État tient moins à sa flicaille qu'à l'État qui est en nous, l'État intériorisé, qui nous matraque de sa peur, de sa culpabilité, de sa désespérance astucieusement programmée.

La plupart des collectivités libertaires ont succombé aux tares résiduelles du vieux monde, qui entravaient leur combat pour un monde nouveau. Les petits chefs poussent aisément sur le fumier de la passivité qu'ils entretiennent.

Combien de microsociétés libertaires n'a-t-on vu sombrer dans des rivalités de pouvoir? Combattre la barbarie et le parti de la mort avec les armes de la barbarie et de la mort condamne à une nouvelle forme de servitude volontaire.

Petit rappel. En avril 1936 est fondée l'Agrupación Mujeres Libres (Association des femmes libres). Elle refuse l'appellation «féministe» et lui préfère celle d'« humanisme intégral ». En 1938, lors d'un plenum des organisations libertaires, la majorité des délégués refusent d'intégrer le groupe Mujeres Libres au

prétexte qu'« une organisation féminine serait pour le mouvement ouvrier un élément de désunion et d'inégalité, avec des conséquences néfastes pour le développement futur de la classe ouvrière ». On reconnaît à Mujeres Libres le droit d'exister comme organisation libertaire mais sans voix et sans appui matériel. Le groupe, qui compte quelque 20 000 membres, refuse la proposition du Parti communiste espagnol de rejoindre l'AMA (Asociacion de Mujeres Antifascistas). Après la défaite des républicains, l'association survivra quelque temps en exil.

Le parti pris de la vie nous dispense de former un parti. Voyez ce qu'il est advenu du mouvement des Indignés laissant place, en Espagne, au parti Podemos, de l'antiparlementarisme d'un groupe italien, très vite induit à constituer le parti Cinq étoiles et à clignoter de leurs brunes dans l'hémicycle du gouvernement. En janvier 1938, dans l'Espagne républicaine, le stalinien Togliatti avait déjà révélé l'astuce. Il déclarait préférer l'ouverture d'un front unique avec les instances libertaires (CNT, FAI) plutôt que risquer l'affrontement avec elles. Car, disait-il, l'union permettra de mettre définitivement en déroute l'anarchisme pour la bonne raison qu'aux yeux de la masse ouvrière la CNT a l'avantage de ne pas participer au gouvernement.

Cultiver les jardins de la vie terrestre (il n'y en a pas d'autres), c'est inventer des territoires qui, n'offrant aucune prise à l'ennemi – ni appropriation, ni pouvoir, ni représentation – nous rend insaisissables.

Non pas invincibles mais inaliénables, à l'instar de la vie que sa perpétuelle renaissance délivre de son joug ancestral. Aucune destruction ne viendra à bout d'une expérience que nous sommes déterminés à recommencer sans trêve.

Plus nous développerons l'aventure existentielle de la vie à explorer, plus nous dissuaderons les cadavres, galvanisés par le pouvoir, de transformer la terre en cimetière. Il suffit de peu pour que se grippe et couine le mécanisme qui meut les palotins fonctionnels des instances étatiques. Faites confiance à vous-mêmes non à un Dieu, à un maître, à un gourou. Peu importent les maladresses et les erreurs, elles se corrigeront. Abandonnez Sisyphe au rocher de l'ambition, que son asservissement pousse jour et nuit.

Notre éducation ne nous a appris que le jeu de la mort. C'est un jeu pipé puisqu'il est entendu que la mort l'emporte dès le premier coup.

C'est au jeu de la vie que nous allons nous initier. Il n'y a ni gagnant ni perdant. Quel casse-tête pour les boutiquiers politiques qui en dehors de l'offre et de la demande ne voient rien, ne perçoivent rien. Cela n'a pas empêché le bulldozer étatique d'écraser les jardins collectifs, la bergerie, les auto-constructions et les rêves sociaux de Notre-Dame-des-Landes? Certes, mais les yeux morts du pouvoir ne soupçonnent pas que tout se reprend à la base, se reconstruit, recommence et s'affermir.

L'être humain possède en lui, dès l'enfance, un génie ludique. C'est ce génie que ranime la lutte pour la vie : la poésie qu'elle insuffle lui restitue l'énergie

que lui ôtait les absurdes luttes compétitives de la survie et du travail. Ne vous étonnez pas que de ses infimes étincelles s'embrace un monde qui aspire aux illuminations de la joie, dont on l'a spolié.

Le plus sûr garant des territoires libérés de la tyrannie étatique et marchande, c'est que les habitants accordent la priorité à de nouveaux modes de vie, au développement de la jouissance créative, à la solidarité festive, à l'alliance avec les autres espèces, jusqu'ici méprisées, au progrès de la conscience humaine bannissant toute forme de hiérarchie et de pouvoir.

Plutôt que de qualifier de pacifique l'insurrection de la vie, mieux vaut parler d'un mouvement de pacification. Nous sommes pris en tenaille entre une volonté de vivre qui ne supporte ni les interdits ni l'oppression et un système dont la fonction est d'exploiter et de réprimer le vivant. Comment mener une guerre en l'évitant? Telle est la gageure.

À la périphérie de ce rayonnement vital, de ce noyau insécable, il existe une zone de frictions où se manifeste la vieille hostilité à la vie, une force d'inertie agressive, accumulée depuis des siècles par la servitude volontaire. En marge des terres libres s'étend un *no man's land*, une zone d'intranquillité, une frange d'inquiétude. Cette peur s'estompera à mesure que le noyau de vie rayonnera de plus en plus, mais c'est là qu'il peut s'avérer nécessaire d'éradiquer les menaces de destruction qui pèsent sur notre réinvention de la vie. Là se meuvent ceux et celles que stigmatisent du nom de «casseur» les véritables casseurs, les responsables de la dégradation planétaire, les palotins blêmes de la finance.

La gratuité est une arme qui ne tue pas. C'est en toute légitimité que nous avons le droit de refuser de payer les taxes, les impôts, les péages en tout genre que nous imposent l'État et les mafias financières qui le gèrent. Car jadis affecté (en partie) au bien public, cet argent sert désormais à renflouer les malversations bancaires.

Agir individuellement tomberait aussitôt sous le matraquage des lois édictées par le profit. Agir ensemble en revanche assure l'impunité.

« Ne payons plus » est une réponse appropriée à ceux qui nous paupérisent pour s'enrichir. Ne payons plus les trains, les transports en commun. Ne payons plus l'État, ne payons plus ses taxes et ses impôts. Décrétons l'autonomie de lieux de vie où coopératives et inventivité solidaire jettent les bases d'une société d'abondance et de gratuité.

Les zapatistes du Chiapas ont montré que de petites collectivités autonomes et fédérées pouvaient cultiver la terre par et pour tous et toutes, assurer des soins médicaux, produire une énergie naturelle, renouvelable et gratuite (une option parfaitement ignorée par les mafias écologiques). Il est primordial que la gratuité pénètre, à l'instar de la vie, dans nos mœurs et dans nos mentalités, dont elle a été bannie, exclue, interdite pendant des millénaires. Pas d'illusions cependant : le combat contre les chaînes dont nous nous sommes entravés sciemment risque d'être très long. Ce qui est une bonne raison pour s'y vouer immédiatement.

L'AUTOGESTION DE LA VIE QUOTIDIENNE
EST LA FORME SOCIALE LA PLUS APPROPRIÉE
À NOTRE DEVENIR HUMAIN

Contre l'autogestion de la misère. Aucun nom ne contient ni n'épuise la vie. Ce que j'ai appelé autogestion de la vie quotidienne n'a d'autre intérêt que d'éviter toute confusion avec une autogestion de la misère, une auto-organisation de la survie qui se contenterait d'un aménagement économique où les travailleurs seraient amenés à gérer leur propre exploitation.

Délaisser l'Homme abstrait. Issus d'une lignée d'ancêtres, dont les recoins obscurs de notre univers cérébral ont gardé les traces, nous sommes dépositaires de huit millions d'années d'une humanité en gestation et de six à huit mille ans d'une régression inhumaine, fruit d'une expérience avortée.

Il est assez exaltant de penser que restituer l'humanité à son devenir est désormais une voie qui s'ouvre devant nous. Elle nous permet de rectifier au présent l'erreur, le dérapage, l'absurdité sur lesquels notre passé repose presque intégralement.

Nous nous acheminons vers deux formes de luttes à la fois distinctes et convergentes. Une résistance, où le refus massif de payer tribut à l'État et à ses banquiers progresse et se radicalise, et, dans le même temps, l'instauration et la multiplication de territoires où (non sans pagaille) de nouvelles formes de sociétés, des sociétés autogérées, sont expérimentées. Dans l'un et l'autre cas, il est important d'agir

dans une perspective de vie, non dans une perspective de mort, qui reste la perspective dominante.

La vie se défend aveuglément. C'est le privilège de la conscience humaine que d'éclairer les expérimentations permanentes auxquelles la vie se livre en toutes directions et dont les phénomènes naturels – à nos yeux, heureux ou malencontreux – offrent l'exemple le plus courant.

Nous sommes confrontés, dans nos paysages intérieurs et environnementaux, à une puissance poétique tout à la fois formidable et merveilleuse – comme l'illustrent nos contes et légendes. Il n'est personne qui ne possède en lui l'écho d'une telle puissance; personne qui ne détienne une poésie pratique capable d'exercer sur le corps et sur le monde l'œuvre de création attribuée jadis à des Dieux, qui ne pouvaient que la bousiller.

Investir l'énergie des colères dans un projet de société autogérée dont le sens humain révoquerait les impératifs économiques – prédation, appropriation, concurrence, compétition, pouvoir hiérarchisé – qui font de nos sociétés, en quelque coin du globe que ce soit, une jungle sociale où règne avec la même rigueur légale et illégale une constante barbarie.

La meilleure façon de dire non à la destruction de la terre, c'est de dire oui à la vie qui la fertilise. C'est là une puissance qui ne demande qu'à jaillir. Encore faut-il se garder de la dévider dans les filières archaïques qui, à longueur d'éducation militarisée, nous ont dénaturés et déshumanisés.

Agir en priorité dans le secteur des petites structures sociales. Où peut-on mieux intervenir que dans l'environnement immédiat? Là où se déroule notre existence, le village, le quartier urbain, les lieux où, entre nécessités et désirs, se mène une lutte pour la vie, les zones de travail, usines, bureaux, écoles, hôpitaux, services publics, entreprises artisanales, industrielles, agricoles?

Les petites entités se prêtent mieux que les grandes aux changements radicaux que nous voulons appliquer et propager. Des décisions locales se prennent, se diffusent et se fédèrent plus aisément. Au contraire, des débats menés de loin et qui, sous prétexte de centralisation (mais le centre de quoi?), tendent à se désincarner, à verser dans l'abstraction, au sens précis de « nous abstraire de nous-mêmes ».

L'éloignement géographique perd vite de vue la réalité immédiate. Or il s'agit ici d'une remise en cause de l'existence, de problèmes posés à des individus concrets, rassemblés dans des entités locales où des préoccupations similaires se regroupent, se confrontent, essaient de s'accorder.

Aucun mode de scrutin traditionnel n'est satisfaisant. La loi du nombre s'accorde mal avec la qualité du choix. Pourquoi une minorité devrait-elle s'incliner devant une majorité? N'est-ce pas retomber dans la vieille dualité de la force et de la faiblesse?

Même s'il s'agit de décider d'une broutille sans conséquence dommageable, la concertation, la palabre, la conciliation, l'harmonisation des points de vue, autrement dit le dépassement des contraires,

sont indéniablement préférables à la relation de pouvoir qu'implique la dictature des chiffres.

A fortiori, j'estime que, serait-elle adoptée à une large majorité, une décision inhumaine – un châtiment, par exemple – est irrecevable. Ce ne sont pas des Hommes qu'il faut mettre hors d'état de nuire, c'est un système, ce sont les machines de l'exploitation et du profit.

Le sens humain d'un seul l'emportera toujours sur la barbarie de beaucoup.

La démocratie parlementaire a fait son temps de mensonge. Désormais, personne n'est dupe. Les représentants du peuple nous prouvent en permanence qu'ils ne représentent qu'eux-mêmes, révélant ainsi ce qu'ils ont de plus intolérable : leur soif de pouvoir et la cynique justification de leurs privilèges.

Le référendum est un leurre, une manipulation. Les options proposées le déterminent au préalable. Ainsi, pour prendre un exemple dont la crapuleuse vulgarité persiste à séduire les foules, l'appel à se prononcer pour ou contre la peine de mort postule dès l'abord le maintien ou le rétablissement d'un châtiment que le sens humain prescrit d'éradiquer. L'instance qui lance l'idée d'un référendum préfabrique son orientation. Les despotes n'ont jamais eu de peine à se faire plébisciter par la prétendue volonté du peuple.

Le référendum est un instrument du totalitarisme démocratique. Livré au clientélisme politique et aux flatulences du mensonge médiatique, il délivre un blanc-seing aux élus qui prétendent nous représenter.

Le parlementarisme n'est pas mis en cause, il reste une aubaine pour ses usagers.

Le référendum s'adresse moins à une personne réelle qu'au rôle de citoyen dont elle est revêtue comme d'un uniforme étatique. Comment quelqu'un pourrait-il résoudre de cette façon les problèmes auxquels le quotidien le confronte ?

On en revient toujours à une réalité terrestre gérée par un fantasmagique mandat céleste.

Pour la démocratie directe des assemblées autogérées. Les décisions prises en collectivité autogérée marquent une rupture avec les modes de scrutins que nous avons connus. Elles émanent d'assemblées de proximité. Les problèmes qu'elles abordent sont des problèmes concrets, qui se posent à la population d'un village, d'un quartier urbain, de la région environnante où leur fédération prête une vision globale, mondiale, à des décisions prises localement. Elles sont issues d'un milieu où chacun est concerné et sait de quoi on parle. Elles concrétisent une pratique de vie.

La façon de procéder des zapatistes mérite sinon d'être adoptée, du moins d'être examinée, analysée, débattue.

Chez eux, il n'y a pas de candidats élus. On sollicite des individus, qui ont envie de faire partager une occupation à laquelle ils sont attachés, pour laquelle ils éprouvent une passion : enseigner, soigner, réparer des machines, rechercher de nouveaux modes d'énergie, initier à un art ou à des techniques d'artisanat, organiser des coopératives, forger, bâtir,

écrire, chanter, s'occuper de plantes, de bêtes, d'agriculture, de maraîchage, d'informatique, d'ingénierie, de menuiserie et autres, au gré de leurs envies. Si la personne le souhaite, un mandat de durée limitée lui est délivré par l'assemblée, à charge pour elle de se présenter devant ses compagnes et ses compagnons en rendant compte de ce qu'elle a accompli dans le domaine dont elle a fait choix.

Aucun blâme n'est encouru. Il s'agit d'une expérience où, des enfants aux vieillards, la collectivité entière est concernée et intervient. Ce n'est pas une foule, une entité grégaire aisément manipulable. C'est un ensemble d'individus conscients, dont il se peut que les décisions se répercutent en échos à travers le monde.

Vous parlez d'irréalisme? Renseignez-vous sur l'Université de la terre de San Cristobal de Las Casas. Plus simplement encore, observez en quel état de passion et d'inventivité vous atteignez spontanément dans les élans de solidarité qui vous dressent contre la tyrannie de l'État et des puissances financières, dans les zones où la résistance combat la rapacité des nuisances.

Brisons les chaînes que nous avons forgées! Dans cette colère qu'il est de tradition de décréter impuissante et vaine, n'éprouvez-vous pas le sentiment qu'une immense énergie s'éveille en vous et, vous sortant de la torpeur, se met en branle? Ne la laissez pas se dissiper. Ouvrez la porte à ce génie humain qui réside en chacune et en chacun. Soyez vous-même en devenant ce que vous avez rêvé d'être. Ce

qui s'agite là et fait « bouillir le sang » est une rage de vivre. Elle exige ses droits de prééminence absolue sur la marchandise qui stérilise les êtres et choses. C'est notre vie, c'est la chair de nos désirs fous, c'est la puissance du possible affrontant avec une obstination aveuglée et néanmoins lucide ce que le pouvoir de l'obscurantisme a déclaré impossible.

« À LA FIN DE L'ENVOI JE TOUCHE »

Je venais de terminer la rédaction de mon libelle quand le mouvement des Gilets jaunes a zébré comme un éclair la nuit et le brouillard qui nous suffoquaient. Je ne sais ce que l'orage annonce mais qu'il déchire l'obscurité, quel bonheur ! C'est pour moi, comment ne pas l'avouer, un immense soulagement.

Cela fait, depuis le Mouvement des occupations de mai 1968, que je passe – y compris aux yeux de mes amis – pour un indéradicable optimiste, à qui ses propres rengaines ont tourné la tête.

Faites-moi l'amitié de penser que je me fous superbement d'avoir eu raison, alors qu'un mouvement de révolte (et pas encore de révolution, loin s'en faut !) affermit la confiance que j'ai toujours accordée à ce mot de liberté, si galvaudé, si corrompu, si « substantivement » pourri. Pourquoi mon attachement viscéral à la liberté s'encombrerait-il de raison et de déraison, de victoires et de défaites, d'espairs et de déconvenues, alors qu'il s'agit seulement pour moi de l'arracher à chaque instant aux libertés du commerce et de la prédation, qui la tuent, et de la restituer à la vie dont elle se nourrit ?

J'ai à l'endroit du sens humain la même confiance. La conscience que nous sommes des *êtres* à part entière et non des choses manipulables et monnayables n'a-t-elle pas traversé les siècles sans perdre sa faculté de renaître en dépit des pires barbaries ?

Tout en appelant à briser le « mur des lamentations », je ne me suis pas privé de dépeindre dans les débuts de ce petit texte l'ignoble état de servitude volontaire et l'absence de réactions devant la gigantesque entreprise de désertification menée par les puissances financières, les firmes multinationales, les États. Il n'est pas fréquent qu'un livre commencé dans la noirceur d'impénétrables ténèbres s'achève, je ne dirai pas en couleurs printanières, mais du moins avec les lumières rassurantes d'une aube.

Rien n'est jamais acquis. La liberté est toujours frêle. Un rien suffit pour l'inverser et la changer en son contraire. Un rien la restaure.

Même si la colère des Gilets jaunes stagne, reflue, réintègre le moule des servitudes anciennes, une grande vague véritablement populaire – et non pas populiste – s'est élevée et a prouvé que rien ne résiste aux élans de la vie. Les révoltes éphémères – Printemps arabe, Indignés, Nuit debout, Occupy Wall Street – nous enseignent à nous défier du triomphalisme comme du défaitisme. Cependant, rien ne m'ôtera de l'idée que *Homo œconomicus*, c'est fini ! Le spectacle se termine.

Nous sommes entrés dans une période critique où la moindre contestation particulière s'articule sur un ensemble de revendications globales et vitales.

De telles exigences sont irrépressibles.

SOMMAIRE

OÙ EN SOMMES-NOUS AVEC LE MONDE ? OÙ EN SOMMES-NOUS AVEC NOUS-MÊMES ?

Faire table rase d'un passé qui nous a désappris de vivre 7

* * *

Nous sommes dans l'œil du cyclone
d'une civilisation en mutation 11

Notre inhumanité est le produit d'une civilisation
qui privilégie le profit aux dépens de l'humain 12

Le viol de la nature instaure le règne de l'antiphysis 13

L'identification de la vie à la survie est l'un des mensonges
fondateurs de la civilisation marchande 15

Le capitalisme procède à une désertification systématique
de la terre et de l'être humain 19

Le laminoir consumériste
et la régression du prolétariat à l'état de plèbe 20

Le travail parasitaire l'emporte désormais
sur le travail socialement utile 25

Le retour de la conscience humaine 25

Le désespoir fait la force du pouvoir 28

L'imposture du progrès 30

Abattre les murs de lamentations 31

Assez de gémissements et d'indignations ! 34

Éloge et limites de la colère insurrectionnelle 35

TOUS LES MODES DE GOUVERNEMENT DU PASSÉ
N'ONT FAIT QU'AGGRAVER NOTRE INHUMANITÉ.
OCCUPONS-NOUS DE NOTRE PROPRE DESTINÉE

Retour à la base	41
La subjectivité radicale est le fondement de l'autonomie individuelle	44
La subjectivité radicale prend son sens dans la lutte contre la réification	47
La conscience d'une subjectivité radicale libère du grégarisme	48
Quelle autogestion?	52
Les signes annonciateurs d'un style de vie n'ont rien de prophétiques. Ils sont la marque d'une conscience en éveil	53
Pour un dépassement des dualités	56
Instaurer, au-delà du virilisme et du féminisme, la prééminence acratique de la femme	66
L'insurrection de la vie, un mode d'autodéfense des terres libres	71
L'autogestion de la vie quotidienne est la forme sociale la plus appropriée à notre devenir humain	79
« À la fin de l'envoi je touche »	85

Raoul VANEIGEM
Appel à la vie contre la tyrannie étatique et marchande

Édition préparée
par Charlotte DUGRAND,
Bruno BARTKOWIAK
et Nicolas NORRITO

Graphisme et maquette
par www.brunobartkowiak.com

Éditions LIBERTALIA
12, rue Marcelin-Berthelot
93100 Montreuil
www.editionslibertalia.com
Indicatif éditeur : 978-2-9528292

Diffusion et distribution
HARMONIA MUNDI *livre*

*Reproduit et achevé d'imprimer
par l'imprimerie La Source d'or le 15 avril 2019
Premier tirage : 3 000 exemplaires
Dépôt légal : 2^e trimestre 2019
Imprimé en France*

